IMAGES



LE SOURIRE DU VAINQUEUR

25 millièmes
En PALESTINE 30 mils
En SYRIE & LIBAN 30 piastres

L'HEBDOMADAIRE DE L'ACTUALITE

No. 709 — LE CAIRE (EGYPTE)
11 AVRIL 1943



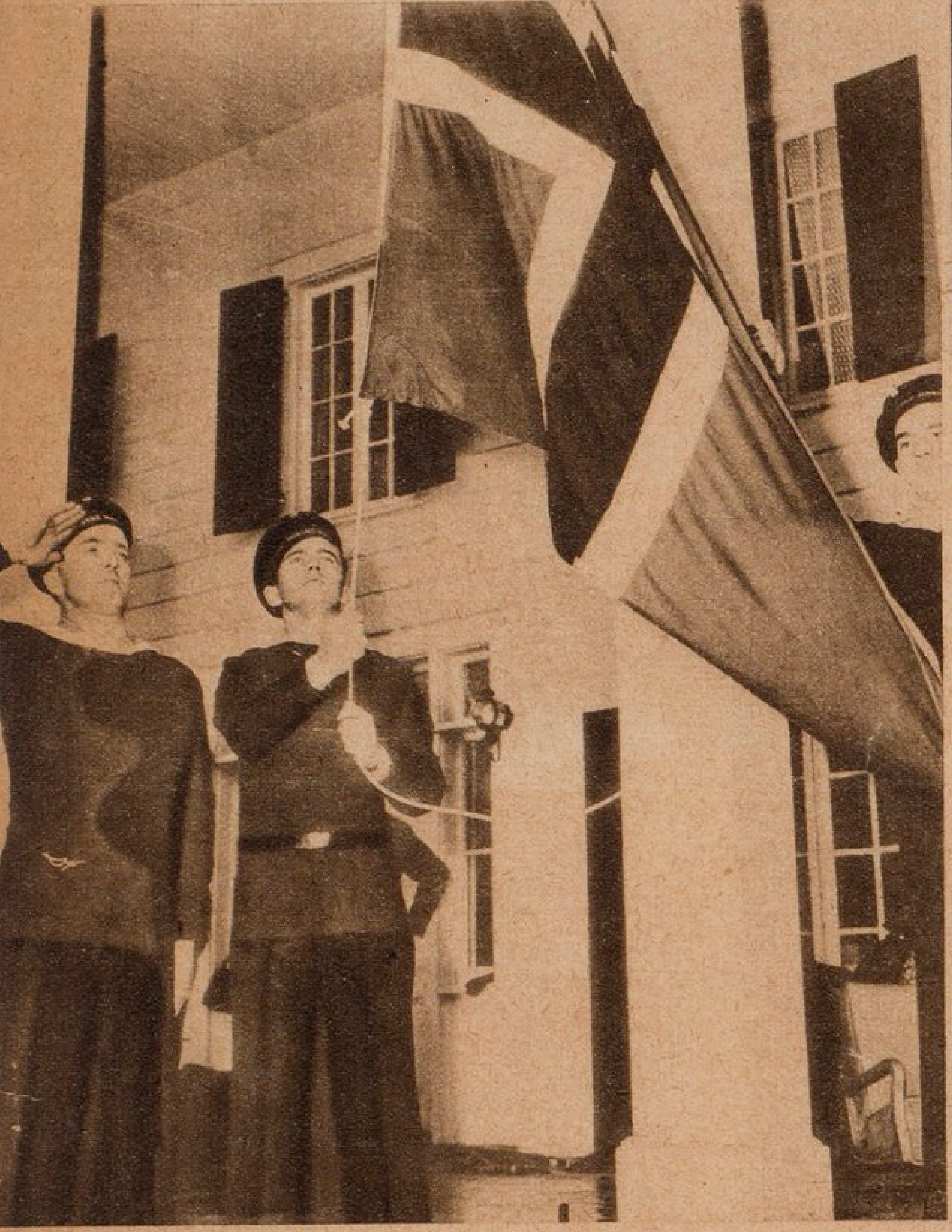
L'AGONIE D'UN PÉTROLIER ENNEMI

Ce pétrolier italien transportant de l'essence en Afrique du Nord est condamné. Le bombardier américain, à bord duquel cette photo a été prise, plongea quelques secondes plus tard à une distance de 60 mètres du navire et y mit le feu.

Images Actualités

SUR LA LIGNE MARETH

Cette succursale d'une épicerie de Gabès, dans le village de Mareth, n'est plus qu'un amas de ruines. Dans toutes les villes de l'Afrique du Nord, on peut assister à de pareils spectacles, conséquence fatale des combats qui y ont eu lieu.

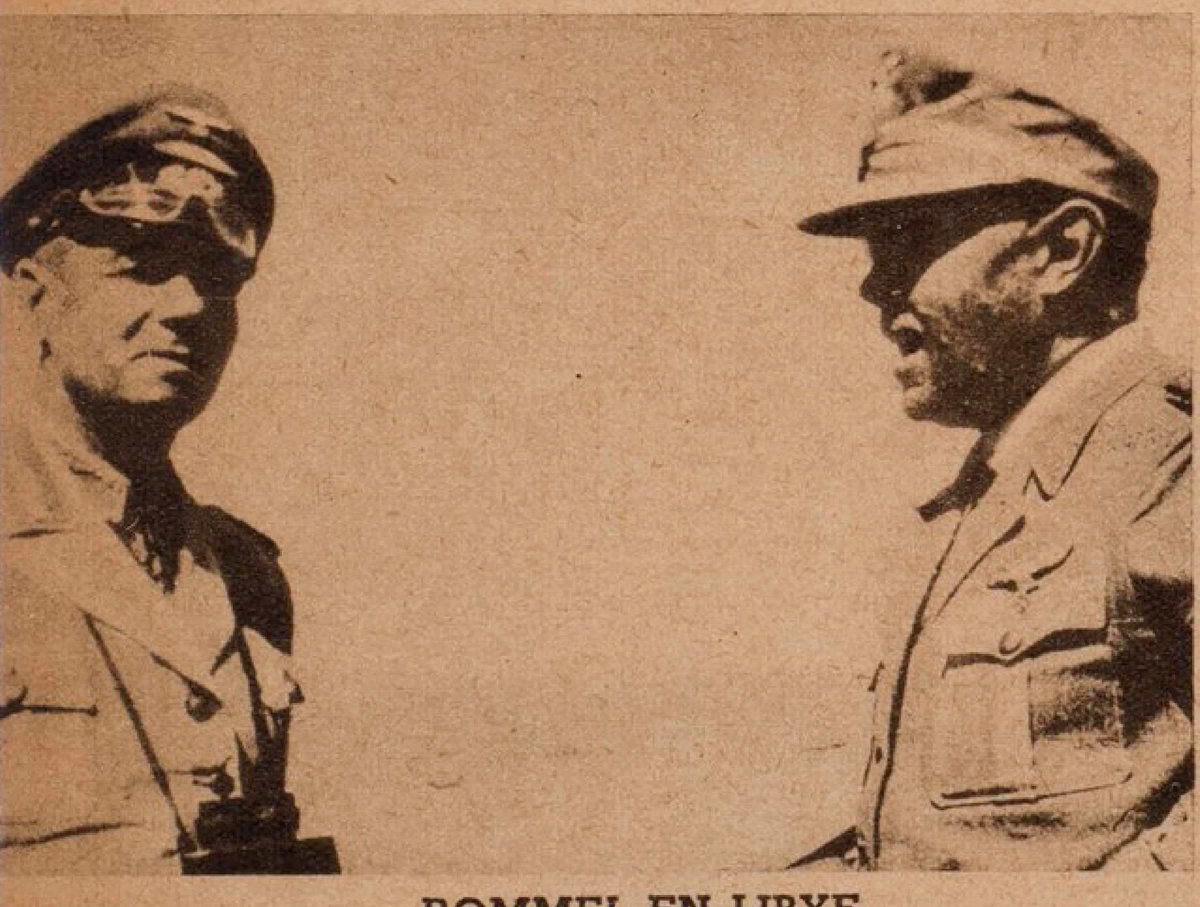






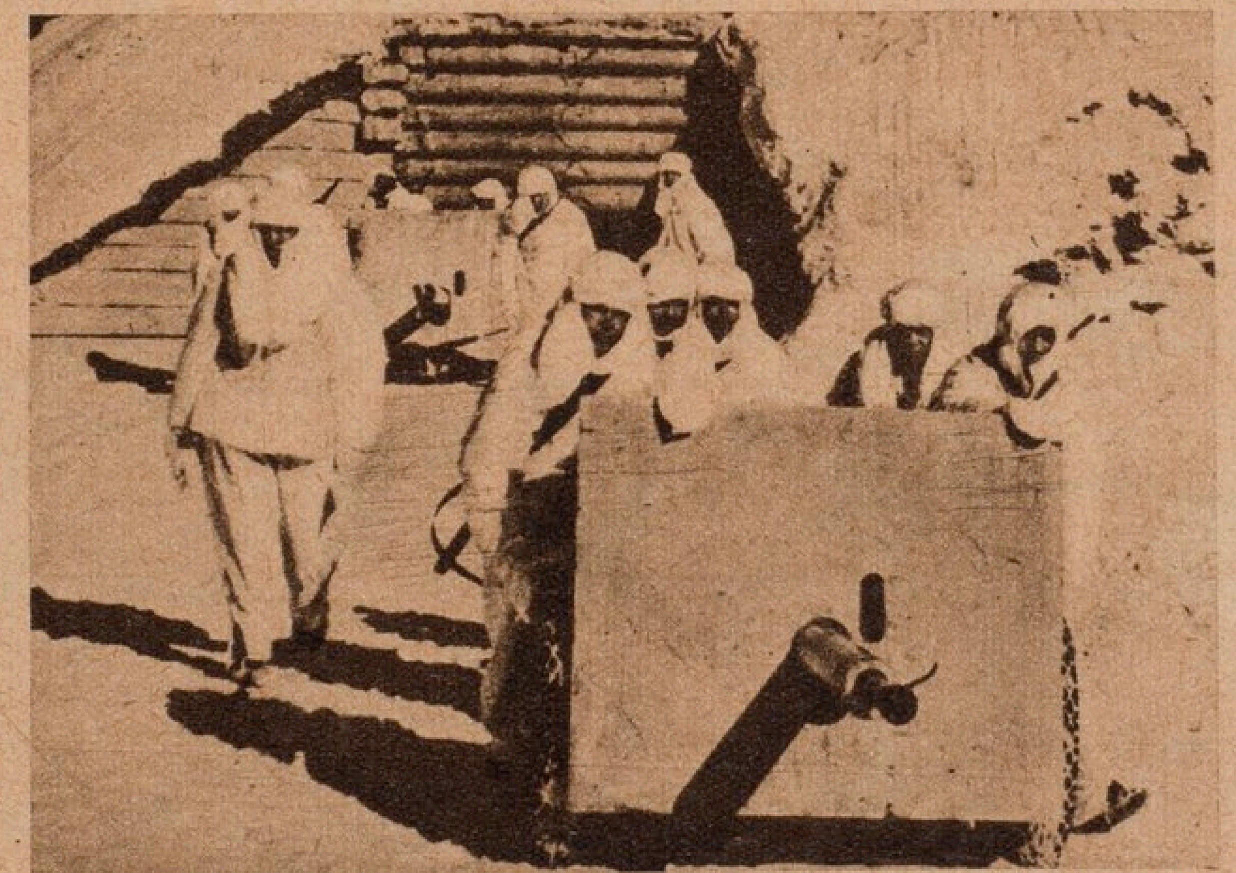
UN FOYER EN AMÉRIQUE POUR LES MARINS NORVÉGIENS

Un foyer pour les marins norvégiens a été inauguré sur la côte atlantique des Etats-Unis par le prince Olaf et la princesse Martha de Norvège. Ce foyer a été installé dans une maison achetée par le gouvernement norvégien en exil pour permettre à ses marins de se reposer et d'y passer quelque temps entre deux croisières. A gauche : un marin norvégien qui vient de retrouver son fils pour la première fois depuis qu'il quitta la Norvège. Son fils hisse la bannière de son pays devant l'édifice principal du foyer norvégien. Au centre : le prince Olaf et la princesse Martha de Norvège assistent à l'inauguration. A droite : le photographe a surpris le prince Olaf et la princesse Martha de dos, les mains enlacées, pendant la cérémonie d'inauguration.



ROMMEL EN LIBYE

Des dépêches nous ont appris ces jours derniers que Rommel aurait été nommé commandant en chef des forces de l'Europe méridionale. Le voici avec le maréchal Kesselring, commandant en chef de l'aviation allemande en Sicile.



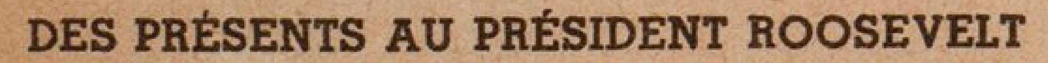
DES ABRIS A DOUBLE USAGE

Ces abris, utilisés par les artilleurs russes, ont un double avantage : celui de les protéger contre les bombardements ennemis et de les abriter contre les rigueurs du froid. Les artilleurs sortent de leur abri pour attaquer l'ennemi.



LE DRAPEAU ROUGE FLOTTE A NOUVEAU

Dans une quantité de territoires repris par les Russes, le drapeau rouge flotte à nouveau, comme celui-ci qu'un soldat de l'armée soviétique s'empresse de hisser sur un édifice d'une ville reconquise, après plusieurs mois d'occupation.



DES PRÉSENTS AU PRÉSIDENT ROOSEVELT

Lors de la Conférence de Casablanca, le sultan du Maroc a offert au président Roosevelt une dague incrustée d'or, de même qu'une tiare en or et deux bracelets pour la femme du Président. Ces objets appartenaient à la famille du Sultan.



L'ATTAQUE-SURPRISE D'ABOU ARADA

Les soldats allemands avaient effectué une attaque-surprise contre les troupes britanniques dans la région d'Abou Arada. L'aventure se chiffra par 17 tanks ennemis détruits. Voici un char d'assaut britannique se préparant à livrer bataille.



L'ÉQUIPAGE D'UN U-BOAT DÉTRUIT

Les membres d'un sous-marin allemand coulé par un bombardier britannique en Méditerranée centrale furent capturés en bloc et conduits sous bonne escorte dans un camp d'internement allié quelque part en Afrique du Nord française.



L'ECRAN DE LA SEMAINE

L'HEURE AERIENNE

La mise hors de combat de l'Italie sera sans doute un des premiers objectifs que s'assigneront les Alliés après le nettoyage complet de la Tunisie. Mais d'ores et déjà le martèlement aérien de la péninsule italienne et des îles qui l'entourent a commencé d'une manière qui en dit long sur la rapidité avec laquelle l'aviation américaine a su aménager des aérodromes en Afrique du Nord française. Le raid exécuté cette semaine par cent forteresses volantes sur Cagliari, important port méridional de la Sardaigne et base aérienne située à mi-chemin entre l'Italie et la Tunisie, est à cet égard très significatif.

On ne se représente pas assez ce que la création d'aérodromes pour des bombardiers aussi grands que les forteresses volantes et dans une zone de guerre aussi éloignée que l'Afrique du Nord peut être ardue. Ce sont de gros appareils qui nécessitent des bases étendues, parfaitement aménagées, avec tous les ateliers et dépôts nécessaires. Cinq mois ne se sont pas écoulés depuis que les forces anglo-américaines ont mis pied en Afrique du Nord et voilà que des bases sont déjà achevées et en pleine activité. Il faut croire que malgré la difficulté de cette tâche, les Américains l'ont menée rondement.

Comme l'a dit en effet M. Elmer Davis, directeur du Bureau des Informations de Guerre aux Etats-Unis, le problème des transports a été depuis le début un des plus sérieux de la campagne tunisienne. « Ce problème, a-t-il déclaré, est celui du transport maritime de tout le matériel qui a dû être dépêché des Etats-Unis en Afrique, à travers les mers, en face du danger des sous-marins. Une formidable quantité de matériel a été ainsi envoyée en Afrique et les pertes sur cette route ont été légères, relativement à ce qu'on a pu y faire parvenir. » Ainsi, les préparatifs américains, qui sont venus compléter le grand effort britannique en Afrique, n'avaient rien laissé au hasard. Ils avaient fait sa part d'importance à la guerre aérienne afin de concrétiser au plus tôt la menace sur l'Italie.

Du reste, la guerre aérienne en Afrique du Nord revêt deux aspects distincts. Il semble qu'il y ait d'abord la bataille pour la maîtrise des airs et la bataille pour l'appui des armées au sol. La victoire dans les airs ouvre la voie à la seconde. L'on peut donc imaginer, ainsi que le constate le major Oliver Stewart, la grande variété des types d'appareils en action. Ils s'élèvent au moins à 15, depuis les forteresses volantes et les bombardiers quadrimoteurs du type Lancaster aux avions destructeurs de tanks, y compris les bombardiers moyens et légers.

Le jour où les forces de l'Axe seront acculées à un « Dunkerque » africain, l'aviation aura à jouer un rôle capital. Il lui incombera de détruire et d'empêcher le sauvetage de ce qui restera de l'Afrika Korps et de l'armée de von Arnim. C'est de la bataille aérienne que dépendra en dernier ressort la supériorité générale en Tunisie. C'est pourquoi nous devons suivre son évolution avec la plus grande attention.

NOTRE COUVERTURE

LE SOURIRE DU VAINQUEUR

Après avoir regroupé ses forces, la Huitième Armée a enfoncé la ligne de Wadi Akarit, infligeant aux troupes de l'Axe une nouvelle défaite et obligeant les soldats de Rommel à une rapide retraite vers le nord. Un nouveau fleuron est venu s'ajouter à l'actif de la Huitième Armée qui, sous la conduite du général Montgomery, est devenue une merveilleuse machine de guerre devant laquelle aucune force qui lui est opposée ne peut résister. En première page, la physionomie souriante d'un officier britannique à qui échut l'honneur de traverser parmi les premiers la fameuse ligne Mareth.

REVUE DES 7 JOURS

La semaine écoulée comme les quelques semaines à venir décideront de la nouvelle épreuve de forces qui, depuis deux années, est désignée invariablement sous le vocable inexact d'offensive du printemps. Chaque année à la même époque, l'Allemagne, retardée dans ses préparatifs par l'envergure même de ses objectifs, sans cesse plus nombreux et plus ardus, est obligée de remettre aux approches de l'été la fameuse offensive dont le succès, par l'élimination ou la neutralisation de l'adversaire soviétique, devrait, proclame-t-elle, lui assurer la victoire. Une fois de plus, la Wehrmacht se prépare fébrilement à asséner de nouveaux coups de boutoir à l'armée rouge, mais cette fois-ci, craignant de s'enliser à tout jamais dans les steppes russes, elle a fait et elle fait tout ce qu'elle peut pour rendre sa tâche moins difficile. C'est que toute offensive avortée, autrement dit toute offensive qui n'atteint pas ses buts essentiels, est très coûteuse. Le haut commandement soviétique vient de publier les résultats de son offensive d'hiver, contre-coup de la dernière offensive allemande du printemps. En quatre mois et vingt jours, les Allemands ont perdu 850.000 hommes entre tués et prisonniers et ils ont laissé aux mains de l'adversaire 350.000 prisonniers. 5.000 avions ont été détruits ou capturés ainsi que 9.000 tanks et 20.000 canons. En son point le plus large, l'avance russe a atteint 600 kilomètres en profondeur.

STRATEGIE DEFENSIVE

Aussi, peu sûre d'elle-même, l'Allemagne procède-t-elle aujourd'hui différemment. Redoutant la réexploitation des régions industrielles reprises, la Luftwaffe s'est livrée ces jours-ci à de violents raids dans la région de Rostov. De plus, au cours de leur retraite cet hiver, les Allemands ont systématiquement tout détruit derrière eux. Ainsi que l'écrit M. Alexander Werth qui a visité la région de Smolensk, ce qu'ils ont fait cette année dépasse ce qui a été fait aux villes et aux villages de la Russie durant l'invasion tartare. L'ennemi, ajoute ce journaliste, a voulu réduire la province de Smolensk à un complet désert. Sans doute est-ce une réaction d'affolement et de peur.

C'est peut-être aussi le signe du passage à cette stratégie défensive que l'état-major allemand s'est réservé comme un atout suprême. Désespérant d'abattre ses adversaires tour à tour, le Reich cherche sans doute, tout en essayant de les affaiblir, à gagner du temps avant de mettre définitivement au point la défense de la « forteresse européenne ». Mais alors que la puissance alliée s'accroît et se manifeste partout et chaque jour davantage, la précarité d'une telle défensive s'aggrave sans cesse. Comme le dit M. Samuel Grafton, le célèbre commentateur militaire, « cela signifie que les Allemands doivent avoir à tout moment suffisamment d'hommes et de matériel sur chaque point du continent, tandis que les Alliés n'auront besoin que de ce qui sera nécessaire pour attaquer les points choisis. La défensive est une stratégie insatiable. Elle absorbe tout le matériel et tous les hommes qui peuvent lui être fournis, et elle en exige toujours davantage ».

AU CŒUR DE L'ALLEMAGNE

Les premiers secteurs d'attaque déjà choisis par les Nations Unies se trouvent au cœur même de l'ennemi. Ils se nomment Berlin, Essen, Hambourg, Nuremberg, Munich et Stuttgart ; à quoi il faut ajouter Anvers, Naples, Palerme, Cagliari et Syracuse. Volant par le temps le plus défavorable qui ait été enregistré depuis des semaines, la R.A.F. a jeté ces jours-ci près de 900 tonnes de bombes sur Berlin, tandis que 3.000 tonnes d'explosifs ont été lâchées au cours des trois derniers raids sur Essen, le plus grand centre d'armements nazi où se trouvent les fameuses usines Krupp.

Il convient de rattacher à ce propos une déclaration de M. Donald M. Nelson, président du Bureau de la Production de Guerre américaine, suivant laquelle la production aéronautique de 1943 se développe à un rythme accéléré et fait une belle part aux bombardiers.

LENTEMENT MAIS SUREMENT

En Tunisie, tandis que la Huitième Armée rompt la ligne allemande à Wadi Akarit et fait sa jonction avec les Américains, le refoulement méthodique des armées de von Arnim et de Rommel se poursuit. Dans le nord, la 1ère Armée britannique commandée par le général Anderson marche sur Mateur, nœud ferroviaire de grande importance par où passe la voie ferrée de Tunis à Bizerte. Dans une contrée idéalement adaptée aux combats défensifs, ces progrès sont très appréciables et se développent sûrement.

Suivant les observateurs compétents, il est probable que le maréchal Rommel fera de son mieux pour rejoindre les forces de von Arnim afin d'opposer une dernière et forte résistance à l'extrémité septentrionale de la Tunisie. Il est non moins probable que l'aviation alliée, ainsi que la flotte britannique, infligeront aux forces de Rommel, en retraite dans cet étroit corridor côtier, de très sérieuses pertes.

Mais la victoire du général Montgomery sur la ligne Mareth a tellement attiré l'attention mondiale sur les opérations en Tunisie que nous avons tendance à perdre de vue ses effets sur le front méditerranéen. La position de l'Axe en Afrique est une position terrestre et maritime. Les navires alliés qui vont de Gibraltar au canal de Suez via Malte sont obligés de passer entre la Sicile et le cap Bon, au nord-est de la Tunisie. Cela représente, à vol d'oiseau, une distance de 140 kilomètres. C'est relativement peu pour des avions de combat qui patrouillent en conjuguant leur action avec celle des sous-marins. Aussi longtemps que l'ennemi tient le détroit de Sicile et occupe la côte tunisienne, il contrôle les communications méditerranéennes. Aujourd'hui, cette pression s'affaiblit. Avec la perte du Mareth et de Gabès, un des supports du pont Tunisie-Sicile s'est effondré. Si les armées alliées atteignent Sousse, le corridor de l'Axe vers la Sicile, si vital, sera rétréci de moitié. Tunis et Bizerte, aussi fortifiées qu'elles soient — et quelle que soit la détermination de combattre de Rommel et de von Arnim — semblent maintenant destinées à être isolées puis neutralisées. La Méditerranée pourrait être rouverte dans toute sa longueur avant que ces deux places fortes ne tombent.

Si l'on se réfère à la nouvelle que vient de publier la Commission Maritime des Etats-Unis d'après laquelle les constructions en tonnage marchand pour le mois de mars ont battu tous les précédents records avec 146 nouveaux bateaux totalisant 1.516.000 tonnes, on se convaincra que les perspectives en matière de transports sont excellentes.

L'UNION DES FRANÇAIS

Le succès rapide de la campagne africaine dépend en partie de l'union des Français. Le général Giraud a prononcé, il y a quelques jours, un important discours dans lequel il a affirmé qu'il ne voulait pas de politique. D'autre part, le général de Gaulle a dû ajourner son voyage à Alger, sur la demande du général Eisenhower qui s'est prévalu de raisons militaires. Quels que soient les obstacles actuels, il ne fait pas de doute qu'un grand pas a été fait aujourd'hui dans la voie de l'union des deux mouvements. Le général Giraud a proclamé dès son arrivée en Afrique qu'il n'était pas un politicien, mais un soldat, et que le devoir de tous les Français patriotes était de se grouper derrière l'armée.

Le général de Gaulle a dit : « Ce que la France a fait hier et ce qu'elle fera demain pour la cause des Nations Unies implique que cet effort total doit être unifié et dirigé, que les lois de la France seront appliquées et que les droits de la France seront mesurés par les sacrifices et par les souffrances de la nation. » Il a dit aussi : « Il faut former un organisme qui assure l'application de la Constitution française et de ses lois, jusqu'au moment où la nation elle-même sera capable d'exprimer sa volonté souveraine. » Le général de Gaulle propose ainsi la solution qui satisfera l'esprit logique des Français : les lois de la République sont maintenues telles qu'elles existaient avant l'armistice jusqu'au moment où le peuple français sera libre à nouveau d'exprimer sa volonté politique. Il a dit enfin son espoir que tous ceux qui portent les armes pour la France puissent bientôt se trouver réunis, comme il est juste et convenable, dans une seule armée française, dans une seule marine française et dans une seule aviation française. Ces paroles semblent en parfaite harmonie avec tout ce que l'on sait de la pensée du général Giraud et ce qui découle des dernières décisions qu'il a prises.

Néanmoins, les conversations entre le général Giraud et le général Catroux se poursuivent toujours. Il est à souhaiter qu'un accord total intervienne le plus tôt possible.

LES HOMMES DE BONNE VOLONTE

Voici quelques années, le « Journal des Débats » avait institué une grande discussion sur le point de savoir si la guerre était inéluctable.

Madame Chiang-Kai-Chek vient d'enrichir le débat toujours ouvert en déclarant à des journalistes qu'elle était convaincue que la guerre pouvait être éliminée à tout jamais de la terre, mais qu'il fallait pour cela que les simples individus de toutes les nations pensent et s'entendent dès à présent sur le monde d'après-guerre. Madame Chiang a ajouté que les conversations entre les hommes d'Etat étaient moins importantes au stade présent que ce que « vous et moi serions en train de penser ou de préciser dans notre esprit à propos du monde que nous voulons ». Ainsi, la parole devrait être donnée aux hommes de bonne volonté qui, suivant la conception largement optimiste de la grande ambassadrice chinoise, seraient la très grande majorité des humains. Il faudrait donc que la volonté informulée des masses puisse s'épanouir au jour. C'est alors que la guerre serait définitivement écartée.

X X X

Harris

LE DESTRUCTEUR

« Si je pouvais envoyer aujourd'hui 20.000 bombardiers au-dessus de l'Allemagne, ce pays ne serait plus en guerre demain matin. D'autre part, un millier d'appareils envoyé chaque nuit obligerait Hitler à demander la paix avant plusieurs mois. »

Ainsi s'exprimait il y a quelque temps le Marshal Sir Arthur Travers Harris, commandant en chef de la section des bombardiers britanniques, qui vient d'être promu au rang d'Air-Chief Marshal.

Sir Arthur Harris a toujours cru dans le pouvoir suprême de la mitraille en tant que facteur décisif dans les guerres. Il est convaincu que les bombes peuvent mettre fin aux guerres et prévenir de nouvelles conflagrations. On lui a donné pour cette raison l'épithète de « Harris le Destructeur ».

Agé de 53 ans, l'Air-Chief Marshal Harris a fait toute la guerre de 1914-18. Il commandait en 1915 la première escadrille de chasseurs à qui fut confiée la défense de Londres contre les raids des zeppelins.

Après la guerre, il fut envoyé en mission aux Indes, en Afrique, en Amérique du Nord. Il survola toutes ces contrées comme il survole aujourd'hui continuellement, à bord de son avion particulier, les stations et centres placés sous son commandement.

Il arrive chaque jour à son quartier général à 9 heures du matin. Dès qu'il est à son bureau, il tient une conférence avec les officiers supérieurs de son état-major sur le raid qui doit être effectué le jour même ou le lendemain. Harris examine les plans qui lui sont soumis dans leurs moindres détails. Puis, la conférence terminée, une autre réunion se tient immédiatement sous sa direction pour la préparation du raid suivant.

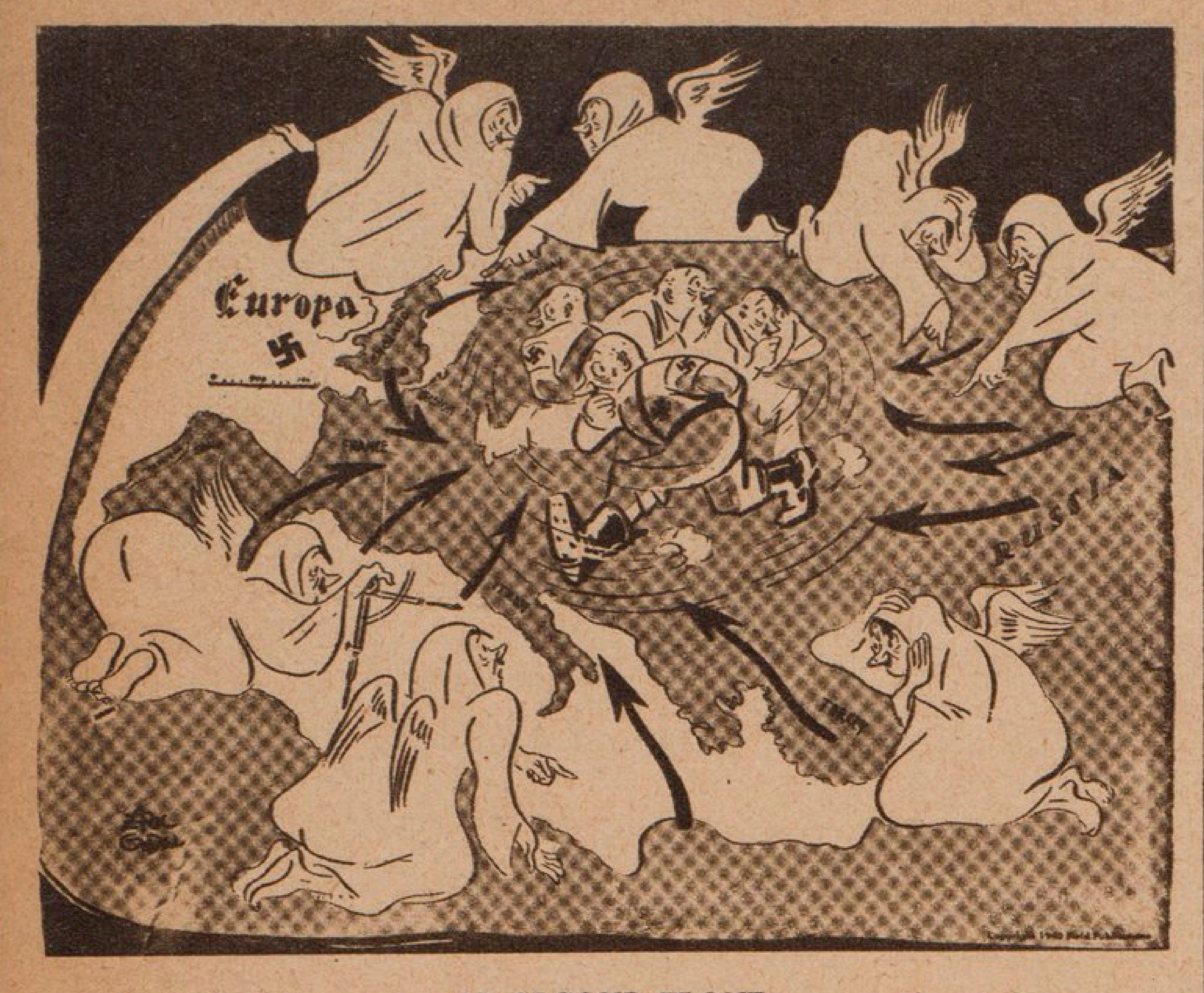
Les objectifs à bombarder sont choisis ordinairement par le cabinet de guerre britannique, dont les décisions sont basées sur les rapports du ministère de la Guerre Economique ou d'autres départements intéressés. Mais l'Air-Chief Marshal Harris est seul qualifié pour faire une sélection parmi ces objectifs. Ainsi, son état-major prépare et lui soumet quatre ou cinq plans relatifs à des raids différents. Harris garde secret le choix qu'il a fait jusqu'à l'après-midi qui précède le jour du raid. Il mentionne alors le nom de l'objectif. Les ordres sont transmis immédiatement en code secret à toutes les stations et à tous les groupes d'escadrilles qui ont été choisis pour participer à l'action.

Harris est l'inventeur d'une nouvelle technique dans les bombardements de nuit : c'est celle qui consiste à envoyer des appareils en éclaireurs avec mission de découvrir l'objectif avec précision, de l'éclairer au moyen de fusées et d'apprêter ainsi la cible aux avions de bombardement.

L'Air-Chief Marshal Harris a dit l'autre jour : « Quand se déchaînera sur l'Allemagne l'ouragan que nous lui préparons, les nazis considéreront les raids de Lubeck et de Cologne (ces raids auxquels participèrent pourtant un millier d'appareils) comme un simple feu d'artifice, tels des gens qui, perdus dans une affreuse tempête, se souviennent avec regret du doux zéphyr de l'été précédent.



LES OPERATIONS se poursuivent suivant les plans... (New York Post)



LE SECOND FRONT
Hitler interroge « ses intuitions ». (P.M., New-York)

L'inventeur
DU BOMBARDIER EN PIQUÉ

Sait-on que la technique du bombardement en piqué fut créée et développée en Espagne, durant la guerre civile, grâce à l'initiative d'un seul homme ? Ce fut, en effet, le major Joaquin Garcia Morato, de l'armée nationaliste, qui approfondit la théorie de l'offensive aérienne et la mit le premier en pratique. Par une tragique ironie du sort, cet as du combat aérien, qui échappa mille fois à la mort durant trois années de guerre, fut tué dans un stupide accident d'aviation pendant la première semaine qui suivit la cessation des hostilités en Espagne, alors qu'il faisait une exhibition devant quelques cameramen. Il était âgé de 35 ans. Son ouvrage « La guerre aérienne » fut publié après sa mort, avec une introduction du général Franco.

Après la guerre de 1914-1918, les experts aéronautiques de tous les pays conseillaient la construction des bombardiers lourds. Ces appareils, affirmaient-ils, pouvaient affronter impunément toutes les attaques, d'où qu'elles viennent, s'ils étaient puissamment armés et pourvus d'une armure de protection solide. Au contraire, Garcia Morato prétendait que l'avenir était aux avions de chasse et que les bombardiers, quels que fussent leur envergure et leur système de protection, étaient vulnérables aux attaques aériennes.

La guerre civile en Espagne donna à l'aviateur espagnol l'occasion d'appliquer ses théories.

On constata bientôt que les bombardiers ne pouvaient tenir victorieusement tête à un bon chasseur. Les lourdes pertes en bombardiers, subies par les deux parties belligérantes, donnèrent à réfléchir aux experts.

En juillet 1936, sur le front de Cordoba, l'aviation nationaliste fut à court d'appareils de bombardement. Garcia Morato imagina alors de fixer des pateres aux avions de chasse pour la suspension des bombes, y ajouta un mécanisme qui permettait de lâcher les explosifs à un certain angle et inventa ainsi le bombardier en piqué

La première mise en pratique de cette idée originale eut lieu quelques jours plus tard. L'avance du général Franco était retardée, dans un secteur important, par des troupes républicaines qui s'étaient fortement retranchées dans un village que bordait de trois côtés une rivière large de 200 pieds. L'armée nationaliste essaya à maintes reprises de jeter un pont pour le passage de l'infanterie : peine inutile, elle était reçue chaque fois par les salves nourries des mitrailleuses républicaines placées sur la rive opposée.

Garcia Morato, qui patrouillait à bord de son avion de chasse au-dessus des lignes, se rendit compte des difficultés que rencontraient les troupes nationalistes. Il « piqua » droit sur les nids de mitrailleuses et lâcha les bombes qu'il avait accrochées selon le procédé inventé par lui, d'une hauteur de 80 mètres seulement. L'effet fut foudroyant. L'un après l'autre, les nids de mitrailleuses furent nettoyés rapidement, et l'armée nationaliste put aussitôt franchir la rivière. Dans son rapport, le commandant des troupes gouvernementales déclara que ses positions furent attaquées par un avion, invulnérable au feu des armes automatiques.

« Je proteste »
... LA GUARDIA

La Guardia, ex-maire de New-York, serait nommé gouverneur de l'Italie après l'occupation de ce territoire par les Alliés. Dans un pays fasciste comme l'Italie, il faut au poste de commande un antifasciste dans l'âme. Le major La Guardia serait tout indiqué pour remplir cette tâche.

Fils d'un émigrant italien, Fiorillo La Guardia entra par hasard dans la politique. Il remplissait les fonctions d'interprète à Ellis Island, cette petite île où débarquent les émigrants avant d'être définitivement admis en Amérique, quand, se trouvant un jour au quartier général du parti républicain, on eut besoin d'un candidat d'ordre secondaire pour un district où les démocrates possédaient une écrasante majorité, et dont personne au parti républicain ne voulait. La Guardia se proposa. A l'étonnement général, celui-ci, dont les fonctions d'interprète pour les émigrants lui avaient permis d'assister durant de longues années à toutes sortes de vicissitudes, sut mener une campagne violente et des plus heureuses en faveur des classes pauvres. Il souleva même à maintes reprises l'enthousiasme de la foule. Deux ans plus tard, aux élections du Congrès, son parti lui assigna un meilleur district. La Guardia fut élu.

Dès lors, durant toutes les sessions du Congrès, il fait montre d'un dynamisme extraordinaire. Il participe à à tous les débats, prononce des centaines de discours. Son thème favori — l'aide aux miséreux — revient dans chaque interpellation : « Chairman, I Object ! » (Monsieur le Président, je proteste !) Il proteste constamment. Les députés ne disent plus, quand on discute d'un projet de loi : « Est-ce que le Président opposera son veto ? », mais : « Qu'en dira La Guardia ? » Sa fougue se déchaîne à la moindre injustice. On l'appelle « M. I Object ». Au fond, toute sa vie publique comme sa vie privée n'est qu'une lutte continue contre les privilégiés, en faveur des pauvres et des opprimés.

Il combattit sans pitié la prohibition. Un jour, il s'installa à un carrefour et montra au public comment, avec de la bière sans alcool et un certain produit alcoolisé en vente dans toutes les pharmacies, il est possible de préparer de la vraie bière.

Quand le président Roosevelt le nomma maire de New-York, son activité devint encore plus débordante. Jamais un maire n'a travaillé avec tant d'ardeur et ne fut plus populaire. Tout le monde connaît La Guardia. C'est l'homme de la rue, le tribun des foules, qu'on retrouve pendant une grève d'ouvriers se débattant au beau milieu d'une bagarre.

En quelques années, il a rétabli l'équilibre des finances municipales, brisé l'emprise des gangsters, réorganisé la police, amélioré la condition des travailleurs et tracé des plans gigantesques pour adoucir le sort des pauvres et des déshérités.

Pour se sentir continuellement malheureux, il suffit de se demander continuellement si l'on est heureux ou non.
BERNARD SHAW

Echos
DES PAYS ENNEMIS

● **Le « traître de Stuttgart », Paul Ferdonnet, a été nommé directeur de « Radio-Paris ». Son premier geste, après avoir pris possession de son poste, fut de licencier tout le personnel et de le remplacer par 43 nouveaux hommes de « confiance ».**

● *Des exercices de « contre-invasion » eurent lieu récemment à Tokio sur une grande échelle. Une armée, renforcée par de nombreuses unités de tanks, de régiments d'assaut et une grande force aérienne, se livra à des manœuvres consistant à refouler une armée ennemie qui était parvenue à débarquer dans la région de la capitale japonaise.*

● **Hitler a créé un « Ordre Soviétique » pour les Allemands et les étrangers qui se battent sur le front russe. La première classe de cet Ordre sera conférée aux nazis, et la seconde aux alliés de l'Allemagne.**

● *Un Français qui parvint à franchir la frontière suisse il y a quelques semaines, raconta comment les otages sont arrêtés à Paris.*

Quand le commandant militaire de la capitale, le lieutenant-général von Schaumburg, a besoin d'otages, des patrouilles de soldats nazis arrêtent toutes les personnes trouvées hors de chez elles entre minuit et 5 heures du matin, c'est-à-dire aux heures du couvre-feu.

Aucune excuse n'est admise. Une femme, Marianne Dupalet, âgée de 40 ans, fut arrêtée une nuit, tandis qu'elle courait chercher un médecin pour son enfant malade. Son arrestation semblait si injustifiée que le préfet de police de Paris intervint en sa faveur.

Peine perdue : Marianne Dupalet fut exécutée le lendemain avec 24 autres otages, sans autre forme de procès.



BILAN
de la campagne d'hiver

Dans leur offensive d'hiver, qui a duré du 18 novembre 1942 jusqu'au 31 mars dernier, les Russes ont, selon une déclaration officielle, libéré un territoire de 480.000 mètres carrés. En quatre mois, ils ont pris à l'ennemi : 1.490 avions, 4.760 tanks, 15.830 canons de divers calibres, camions et autos, 30.705 mitrailleuses, détruisant dans le même laps de temps 3.600 avions, 4.520 tanks et 4.500 canons. Les Russes ont évacué Kharkov et Bielgorod, ainsi que Sumy et Sevsk. Mais, par contre, des positions sur la rive ouest du Donetz ont été reprises. Aujourd'hui, les armées soviétiques se trouvent sous les murs des places fortes allemandes de Novgorod, Staraya-Russa, Kholm, Velizh et Novorossisk et à 12 kilomètres seulement de la ville de Taganrog.

La Suède
ET LES BELLIGÉRANTS

Le Premier Ministre de Suède, M. Hansson, vient de déclarer dans un discours que ni le gouvernement ni le peuple suédois ne considéraient le passage des troupes allemandes à travers la Suède comme désirable et que cette concession était un des fardeaux que la guerre entre les grandes puissances a imposés au pays. Bien qu'il s'agisse là d'une sérieuse atteinte à la souveraineté de la Suède, M. Hansson a ajouté que les Suédois étaient décidés à défendre leur indépendance contre quiconque chercherait à la piétiner. Cette fermeté de ton de la part d'un neutre qui avait tout fait jusqu'ici pour éviter de fournir à son voisin nazi le moindre prétexte à une agression est un indice révélateur de l'affaiblissement de l'Allemagne sur l'échiquier de la guerre.

Quoi qu'il en soit, tout comme la Suisse, la neutralité de la Suède lui a conféré un rôle d'ambassadrice assez paradoxal. Dans de nombreuses capitales, elle gère les intérêts de tant de pays belligérants qu'elle en est venue à détenir un record peu banal. Qu'on en juge : elle ne représente pas moins de onze pays dans vingt et une capitales.

C'est elle, en effet, qui est chargée des intérêts du Danemark en Russie ; de la Finlande en Russie et en Grande-Bretagne ; de la Norvège au Danemark ; de l'Allemagne en Angleterre et en Iran ; de la Russie en Allemagne, en Hongrie, en Slovaquie, en Finlande, en Italie et en Roumanie ; de la Hollande en Roumanie, au Danemark et en Allemagne ; de la Roumanie en Angleterre ; de la Hongrie en Angleterre et en Iran ; de la Bulgarie en Iran ; de la Slovaquie en Russie et de la Chine au Danemark. Pour que cette énumération soit complète, il convient d'ajouter que la Légation de Suède au Caire gère les intérêts allemands, hongrois et finlandais.

C'est un chassé-croisé compliqué et un enchevêtrement serré d'intérêts, qui donne un gros surcroît de travail à la diplomatie suédoise, dont les effectifs ont dû être fortement augmentés pour faire face aux devoirs si divers qui lui incombent du fait de la guerre.

La Charte
DE L'EUROPE

On annonce que dans son nid d'aigle de Berchtesgaden, Hitler vient de mettre le point final à sa dernière œuvre littéraire, qui sera une sorte d'épilogue de « Mein Kampf ». Ce chapitre aura pour titre « La Charte de l'Europe » ou « Mille ans de paix ».

Il consiste en une dizaine de pages dactylographiées, et a été rédigé avec la collaboration du Dr Otto Meissner, directeur de la Chancellerie du Reich à Berlin, et du Dr Woerman, chef du département politique de la Wilhemstrasse.

Le Dr Dietrich déclara à une conférence de presse que ce nouveau chef-d'œuvre du Führer deviendra incontestablement « le document politique le plus important de l'histoire. Les erreurs grossières contenues dans la Charte de l'Atlantique y sont évitées ».

L'interprète personnel de Hitler, Hans Schmidt, en a déjà traduit le texte dans les principales langues européennes.

Le Führer part de l'idée que les puissances de l'Axe finiront par remporter la victoire. En conséquence, il a divisé les peuples de l'Europe en quatre groupes bien distincts.

Le premier groupe ne comprend qu'une nation : l'Allemagne. Les nazis y sont modestement intitulés les « Führervolk ».

Le second groupe se compose des « Verbuendete » ou alliés de l'Allemagne. Ce sont les pays qui ont combattu contre la Russie : l'Italie, la Roumanie, la Hongrie, etc.

Le troisième groupe est celui des « non-belligérants ». A l'Espagne qui vient en tête de ce groupe, Hitler ajouta — apparemment dans un but de propagande — la Turquie et la France.

Le quatrième groupe réunit les peuples « vaincus » et les nations qui ont délibérément refusé de se joindre à l'Axe au moment propice — telles que la Suède et la Suisse.

Ces quatre groupes bénéficieront à degré inégal des bienfaits de l'Ordre Nouveau européen : la « Herrenvolk », c'est-à-dire la « nation dirigeante », aura pour mission de distribuer comme elle l'entend les richesses conquises à ses alliés.

Les non-belligérants devront travailler dur et offrir d'abord en partage tout ce qu'ils possèdent, avant d'obtenir un ou plusieurs « dividendes » dans le Nouvel Ordre.

Les membres infortunés du dernier groupe seront placés en « quarantaine » pour une période de 10 ans, avant de monter en grade et de faire partie du troisième groupe !

Berlin insiste sur le fait que Hitler conçut l'idée de sa Charte Européenne après qu'il eût étudié avec soin la Charte de l'Atlantique. Mais il ne commença à en rédiger le texte qu'après la défaite de Stalingrad. C'est une sorte de « testament politique » que Hitler laissera à son successeur au cas où il lui arriverait malheur.

ENNEMIS...

Deux hommes d'affaires suisses, internés au Japon, protestèrent contre leur arrestation injustifiée devant un politicien japonais. Celui-ci s'excusa en disant :

— Je sais bien que vous appartenez à un pays neutre. Mais vous êtes des « ennemis-neutres ».

— Quelle serait la position des Anglais et des Américains en ce cas ? demandèrent les deux Suisses.

— Ce sont des « ennemis-belligérants ».

— Et les Germano-Italiens ?

— Ce sont des « ennemis-amis », répondit l'homme d'Etat en souriant.

(Reader's Digest)



EN ALLEMAGNE
« Les dernières mauvaises nouvelles sont légèrement meilleures, Herr Oberfinanzrat Krause. »
(D'après un journal américain)





Dans un camp de prisonniers ennemis, au Canada, des gardes surveillent le camp entouré de fils barbelés. A droite, dans les forêts immenses, des prisonniers abattent des arbres.

PRISONNIERS DE GUERRE

Leur vie derrière les barbelés

Depuis trois ans et demi que dure cette guerre, des millions d'hommes, prisonniers de guerre ou internés civils, sont confinés dans des camps, dans l'attente de la libération. Il est difficile d'imaginer le supplice moral de ces hommes condamnés à l'inaction et à l'exil, tandis que se jouent, en même temps que leur propre destinée, celle de leur pays. Arrachés d'abord à leur vie pacifique mais active d'avant la guerre, puis au service armé de la cause à laquelle ils sont attachés, les voici maintenant, pour une période indéterminée, réduits à l'impuissance absolue. Combien d'espoirs déçus avec les mois, les années qui passent ! Quel sacrifice que celui de ces hommes tirés brusquement de l'action et parqués dans les camps de désœuvrement !

La captivité en pays ennemi, pour être supportée, nécessite, aussi bien que pour le soldat au combat, un bon moral. C'est pourquoi les Croix-Rouges nationales font de leur mieux pour atténuer la rigueur du sort de leurs ressortissants prisonniers chez l'ennemi. Mais comme elles ne peuvent le faire directement, elles agissent par l'intermédiaire de la Croix-Rouge Internationale, laquelle envoie dans tous les pays belligérants, à l'exception de la Russie, des délégués attitrés. Toutes sortes de secours peuvent ainsi être fournis aux prisonniers de guerre et aux internés civils. De plus, il existe, comme on le sait, un accord sur le traitement des prisonniers de guerre et des internés civils dont l'observation est contrôlée justement par les délégués de la Croix-Rouge Internationale qui effectuent régulièrement des visites aux divers camps et adressent leurs rapports au Centre de Genève.

Ce n'est pas sans un serrement de cœur que l'on pense aux prisonniers de guerre alliés, et notamment au million de prisonniers français qui, depuis bientôt trois ans, traversent une épreuve qui marque un homme pour la vie. Comment vivent-ils ? Quels sont leurs besoins les plus pressants ? A quoi s'occupent-ils et comment supportent-ils le malheureux sort qui leur est dévolu jusqu'à la fin de la guerre ? Autant de questions auxquelles les rapports des délégués de la Croix-Rouge Internationale qui viennent de nous parvenir apportent d'intéressants éclaircissements.

LA SOLITUDE DE L'EXIL

Plus que les privations et la monotonie d'une vie de camp, l'exil en captivité pèse au prisonnier de guerre. Les cas d'instabilité mentale, dus à ce que l'on a appelé d'une expression assez forte « la psychose des barbelés », sont assez nombreux, particulièrement chez les femmes moins aptes que les hommes à supporter le confinement prolongé du camp. Un rapport fait remarquer, par exemple, que les cas d'instabilité mentale, dans un camp de cent marins de la marine marchande et internés civils, dus à la longueur de l'internement, deviennent de plus en plus difficiles à soigner. Toutefois, ajoute-t-il, grâce à l'excellente influence personnelle de l'homme de confiance — chaque camp de prisonniers a un homme de confiance — le nombre de ces cas a diminué, mais l'absence complète de travaux agricoles ou forestiers dans ce camp rend dans ce domaine sa tâche plus difficile. Il résulte par ailleurs des divers rapports que rien n'aggrave plus le déséquilibre mental chez les prisonniers que l'oisiveté et le surpeuplement, dans un espace réduit. Un rapport de M. Maag, délégué du Comité International au Canada, signale, au sujet d'un camp groupant plus d'un millier de prisonniers de guerre allemands, que 60 à 70 hommes travaillent journellement à proximité du camp. Une augmentation du nombre de travaux a été demandée aux autorités compétentes ; cela, explique-t-il, donnerait à plus de prisonniers l'occasion de sortir des enceintes de fil de fer barbelé. A propos de neuf malades mentaux, dont la nervosité est due à l'internement prolongé, M. Maag fait savoir que ces cas de « psychose des barbelés » disparaîtront avec l'arrivée du printemps et la reprise de l'activité en plein air. C'est pour cette raison que « l'homme de confiance » a demandé, par son intermédiaire, l'autorisation pour les prisonniers de se baigner dans le lac et de se livrer à diverses occupations, notamment le jardinage, l'élevage et la coupe de bois hors des enclos du camp. A Haïti, dans un autre camp, nous apprenons qu'aucun travail n'a été prévu, mais que quelques internés s'occupent à de petits travaux non rémunérés pour ne pas rester oisifs et qu'ils ont fabriqué des meubles rustiques pour leur usage personnel.

LES INTELLECTUELS

Cependant, un captif d'une certaine culture préférera les occupations intellectuelles. C'est pourquoi les livres sont très demandés dans les camps. Pour répondre à ce besoin, une section de l'Office Central du Comité International expédie des livres aux prisonniers. Ce travail se fait dans des conditions extrêmement délicates, par suite de l'intervention des censures militaires, qui, de part et d'autre, n'autorisent la lecture que de certaines publications.

Les prisonniers éditent aussi des journaux. « Servir » est une revue mensuelle du Stalag X B. Les livraisons de ce périodique ronéographié sont d'un volume qui dépasse les normes habituelles des journaux de camp. Les articles publiés témoignent d'une assez grande variété : questions coloniales, page des jeunes, études régionalistes, chroniques religieuses, tant catholiques que protestantes, articles sportifs. Une page spéciale est également attribuée aux prisonniers belges. D'autre part, sous le titre : « Allo, le Toubib vous parle », le médecin du camp britannique donne quelques conseils concernant la lutte contre les poux.

Enfin, « Servir » publie une note de la Kommandantur qui précise le régime appliqué dans le camp de redressement installé à proximité du Stalag X B.

Relevons justement que, pour ce qui concerne les prisonniers de guerre en Allemagne, la lecture est peut-être la distraction la plus réclamée, et « réclamée » est bien le terme propre, car ils se plaignent de la composition trop restreinte de leurs bibliothèques, surtout des « Lagerbucherein » desservant les kommandos disséminés ; aussi prie-t-on ceux qui ont pu obtenir des volumes de ne pas les conserver trop longtemps ; les journaux sont distribués aux kommandos à raison d'un exemplaire pour douze prisonniers, et les hebdomadaires à raison d'un pour cinquante.

Voici quelques noms de journaux français publiés dans les Stalags en Allemagne : « Brindilles » (Stalag III F) ; « Le Lumignon » (Stalag VIII A) ; « Le Captif de la Forêt-Noire » (Stalag V B); « Camp Cans » (Stalag V A); « Espoir » (Stalag V C). Les prisonniers de guerre polonais du Stalag XI B ont un organe intitulé « Zagonczuk ».

Autre distraction utile : dans de nombreux camps s'organisent des classes et des conférences à l'usage des prisonniers.

CORRESPONDANCE

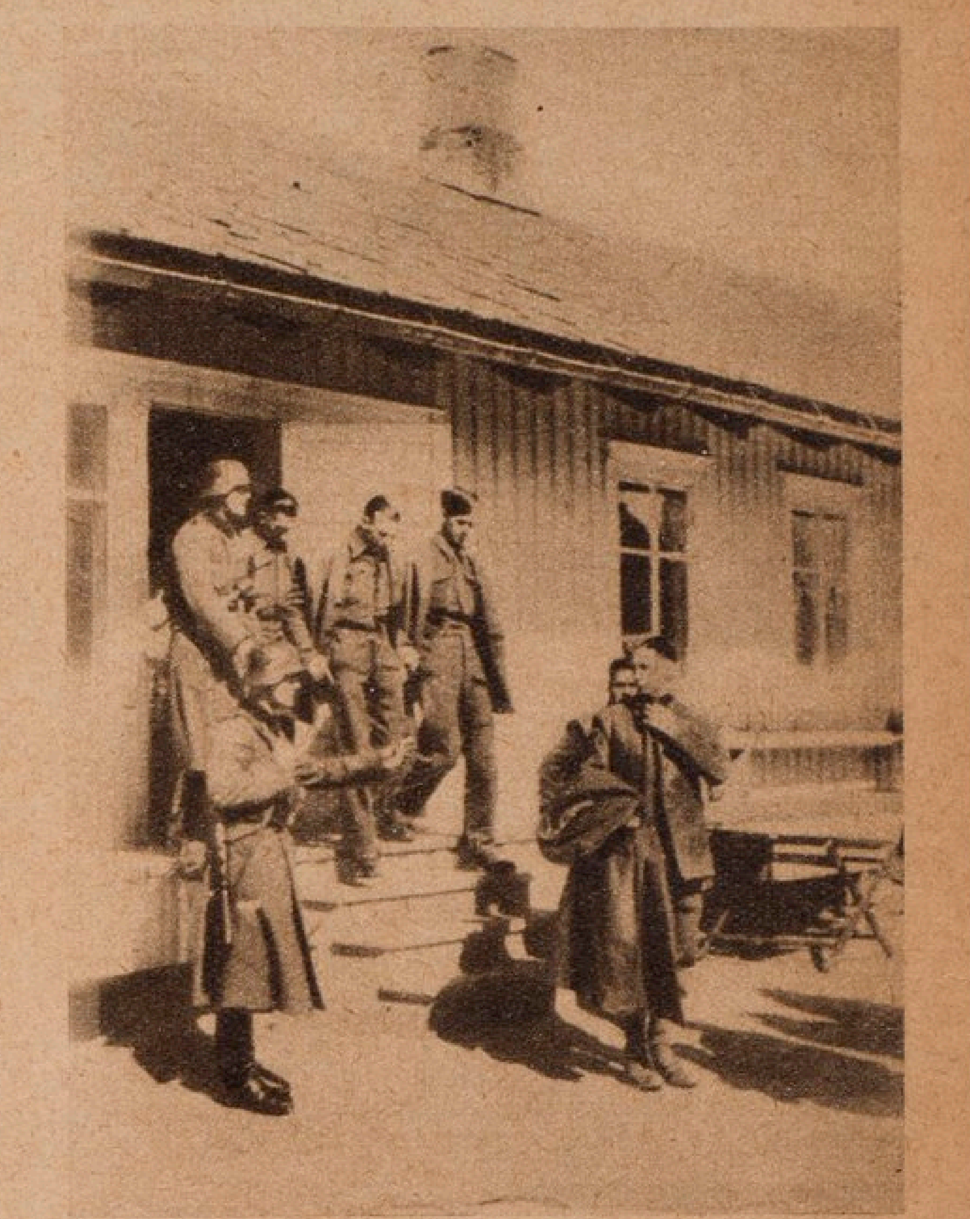
Une des joies des prisonniers de guerre est de recevoir des lettres des êtres qui leur sont chers. Le Comité International fait savoir que près de cinq millions de messages ont été communiqués jusqu'ici. Sur l'ensemble des messages reçus, 50 % sont des réponses, ce qui témoigne assez de la régularité des échanges ainsi établis.

Les secours moraux contribuent également à aider les prisonniers de guerre à supporter leur sort. Continuellement les rapports des camps parlent de prêtres, de chapelains et de rabbins chargés d'administrer l'assistance religieuse à leurs camarades. Du reste, les prisonniers de guerre jouissent en fait d'une pleine liberté pour l'accomplissement de leurs devoirs religieux.

A part la lecture, les prisonniers de guerre ont parfois un certain nombre de distractions qui leur apportent comme des bouffées de liberté. A cet égard, la revue internationale de la Croix-Rouge, éditée en Suisse, publie des photos d'un match de football entre officiers et sous-officiers britanniques en Allemagne. Parmi les spectateurs, on remarque des soldats portant des béquilles. C'est que le football est très populaire dans la plupart des camps. Malheureusement, il ne peut pas être partout pratiqué, faute d'espace et d'équipement. Il semble que ce soit le Canada qui favorise le plus les prisonniers dans ce domaine.

Dans la majorité des camps, les hommes désirent des jeux de cartes, de dames et d'échecs, ainsi que des instruments de musique. Parfois un théâtre peut être organisé.

La musique est une grande consolatrice. Si elle est élevée, elle apaise l'âme. Légère, elle distrait l'esprit. Les prisonniers demandent sans cesse des disques de gramophone : musique classique, valses, opéras, etc... Dans un camp de prisonniers de guerre italiens en Australie, les prisonniers possèdent quelques instruments de musique et organisent des concerts et des représentations théâtrales en italien. La Revue de la Croix-Rouge nous apprend par ailleurs qu'en 1941, plus de 2.200 instruments de musique ont été envoyés aux « hommes de confiance » par la Section « Indoor Recreations Section » du département des prisonniers de guerre. Parmi les envois, celui des harmonicas a cessé et, actuellement, il est transmis surtout des banjos, guitares hawaïennes, de petites flûtes et des ocarinas, qui sont des instruments d'un emploi facile. Néanmoins, des accordéons, violons, clarinettes, flûtes et guitares ont été expédiés par la Section aux prisonniers de guerre doués de connaissances musicales développées, afin qu'ils exercent leur talent au profit de leurs camarades. La distribution de jeux destinés aux prisonniers de guerre, pour qu'ils puissent passer le mieux possible les veillées des longues soirées hivernales des camps, constitue une partie importante et également croissante du travail de cette section. Les jeux de cartes, notamment, jouissent toujours de la plus grande faveur auprès des prisonniers.



Les prisonniers britanniques, capturés par les Allemands en Norvège, dans leur camp d'internement situé à Trondhjem.

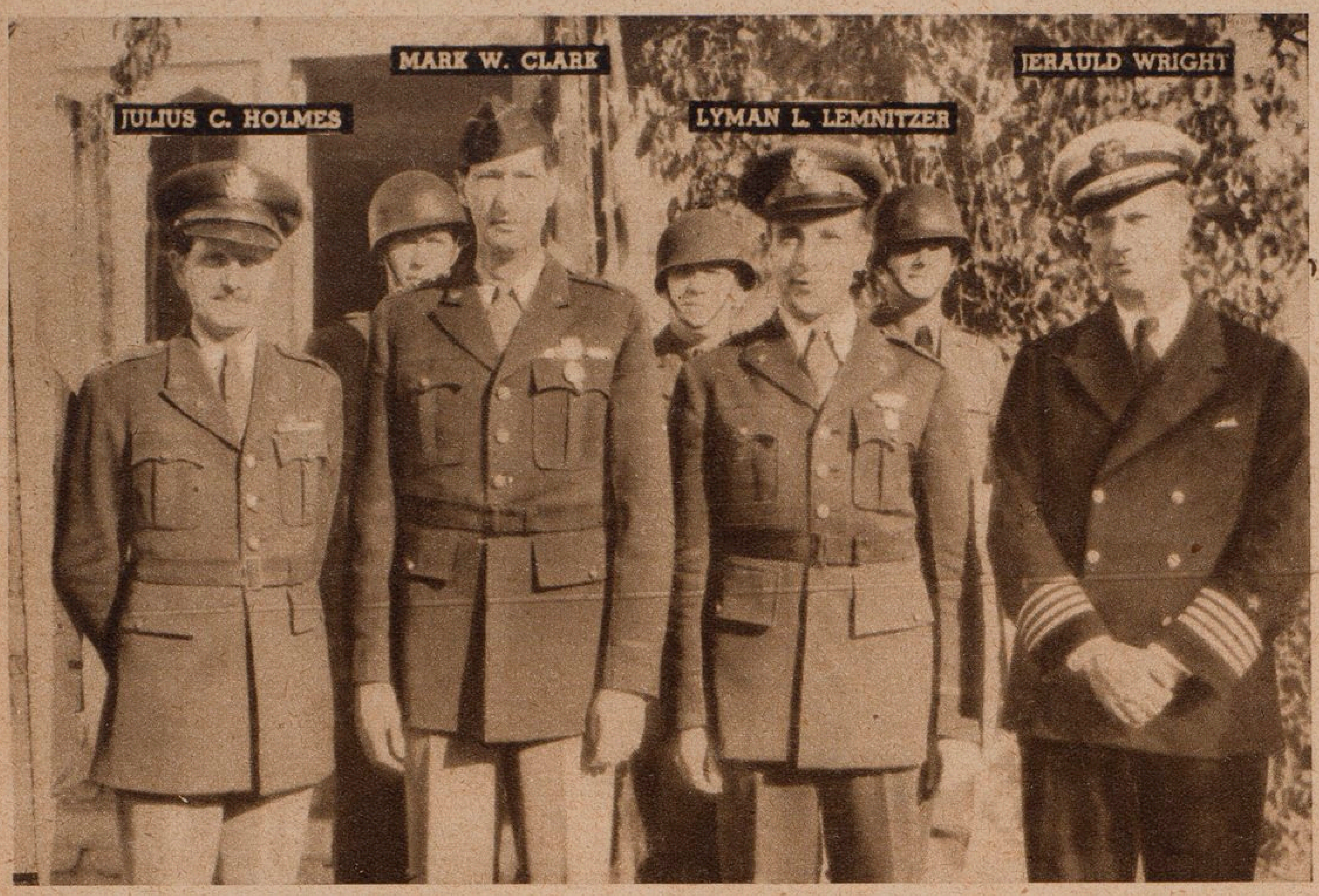


Des prisonniers de guerre polonais se livrent à des travaux de reconstruction sous l'œil sévère d'un officier allemand.



Des prisonniers allemands dans un camp de concentration, quelque part en Ecosse, qui ne se font pas faute d'étaler une bonne humeur évidente. La guerre est bien finie pour eux...

Comment le général Clark prépara le débarquement en Afrique du Nord



Les quatre hommes qui prirent part à l'expédition secrète qui prépara les plans du débarquement américain. De gauche à droite : le colonel Holmes, les généraux Clark et Lemnitzer et le capitaine Wright

MISSION SECRETE

Quelque temps avant l'expédition de l'Afrique du Nord, le général Clark avait préparé en secret, en Algérie même, les plans du débarquement. Voici un récit complet du voyage secret du général américain, rédigé d'après le capitaine Godfrey Courtney qui fut un de ses compagnons à bord du sous-marin qui le transporta en Algérie.

Dans le commandement des opérations combinées de lord Mountbatten, la vie n'est souvent qu'un jeu et une série d'aventures périlleuses. J'étais donc prêt à affronter tous les risques quand on vint me prévenir d'avoir à me rendre, en compagnie de deux experts, à bord d'un sous-marin. Ceux-ci étaient le capitaine Livingstone, un artilleur de premier ordre, et le jeune lieutenant Foote.

Nous nous rendîmes à bord, et étions en train de nous demander ce qu'on attendait de nous, quand j'aperçus un officier de l'armée américaine avec les deux étoiles de major général sur les épaules. Quatre autres officiers américains le suivaient. Surpris, Livingstone se tourna vers moi. « Je crois que voilà une expédition qui nous réservera bien des surprises », me dit-il avec une satisfaction visible, car il aimait les émotions. Moi aussi, d'ailleurs. Je regardai les Américains avec curiosité. Le grand type qui portait les deux étoiles de général n'était pas fait pour vivre dans un sous-marin. A chaque instant, il se cognait contre les parois du submersible et semblait se trouver fort mal à l'aise pour se mouvoir convenablement.

Le commandant du sous-marin, le lieutenant Jewell, faisait office d'hôte, et il nous présenta à nos compagnons de voyage. J'appris à ce moment-là que le grand gaillard n'était autre que le général Clark, commandant en second du général Eisenhower. Les autres étaient le brigadier général Lemnitzer, le colonel Holmes, le colonel Hamblen et le capitaine de vaisseau Jerauld Wright. Nous ne leur posâmes aucune question.

Huit passagers à bord, nous nous trouvions un peu à l'étroit, un sous-marin n'étant précisément pas fait pour une croisière... Mais à la guerre comme à la guerre, n'est-ce pas ? Et il fallait nous arranger comme nous pouvions.

QUE SIGNIFIAIT L'EXPÉDITION ?

Le lendemain, le commandant du sous-marin me confia qu'il n'était pas au courant du but de l'expédition. Voulant en avoir le cœur net, j'allai trouver Clark afin d'être instruit de ses plans. Il se livrait à une partie de bridge avec ses compagnons et me dit qu'il m'en ferait part après le déjeuner. Je revins à mes occupations et me livrai à la vérification des rations, à la mise au point des Tommy-guns et du reste, mais bien anxieux de recevoir les confidences de Clark. Enfin, le déjeuner ayant pris fin, il me déclara que lui et ses compagnons voulaient débarquer en un point de la côte algérienne afin d'y rencontrer quelques amis et de discuter avec eux de certains sujets. Après quoi, ils s'embarqueraient à nouveau. Il me confia qu'il n'était pas sûr de ne pas aller à un traquenard, mais insista pour que nous ne fassions usage d'aucune arme à feu si la chose pouvait être évitée.

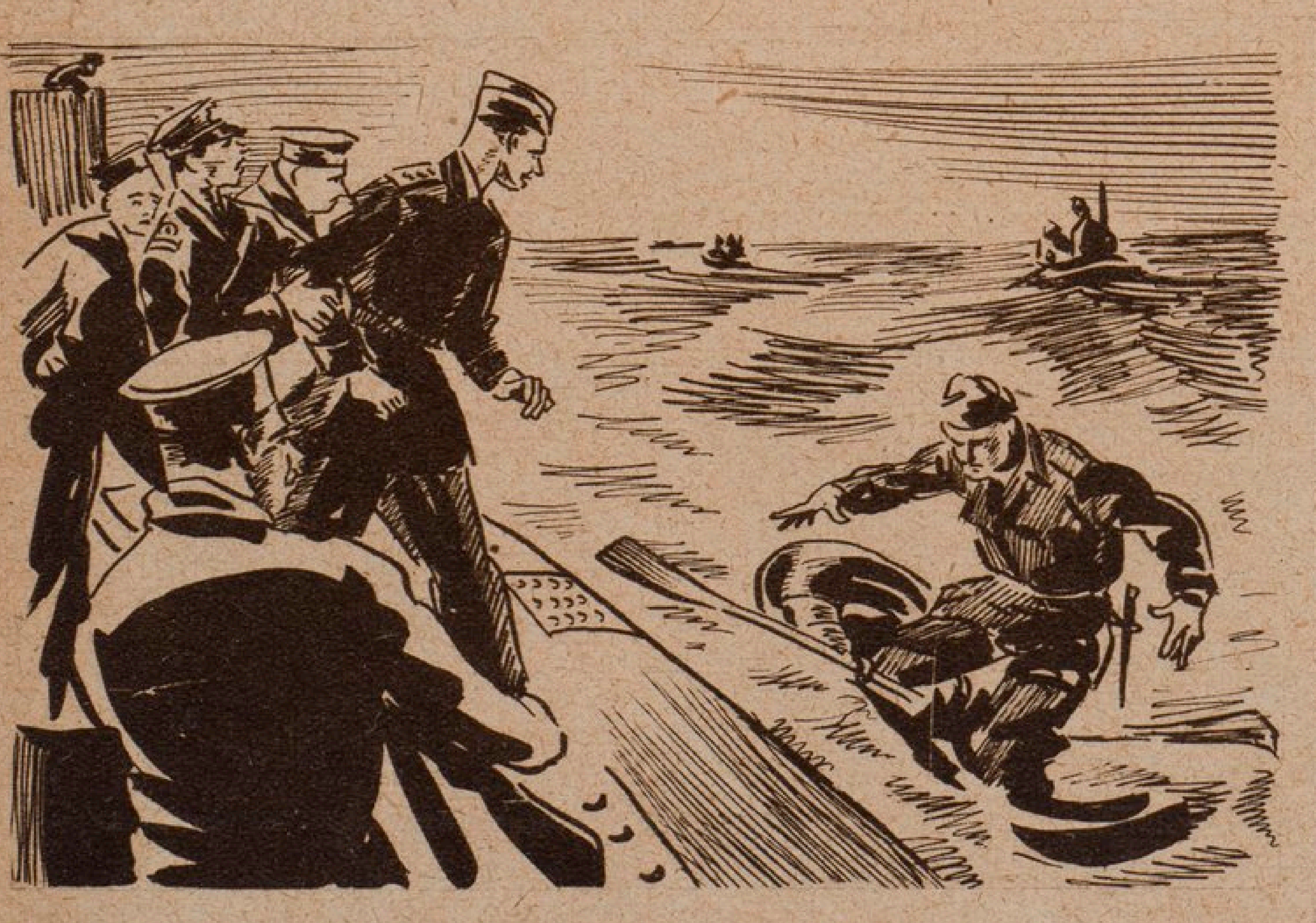
« Vous saurez comment agir par vous-même, ajouta-t-il, et nous nous mettons entièrement entre vos mains. »

Je revins vers mes camarades tandis que les officiers américains reprenaient leur partie de bridge et leur fis part des instructions que je venais de recevoir. Il m'incombait maintenant d'assigner à chacun la tâche qu'il aurait à accomplir. Il y avait cependant un tas de facteurs à considérer et la chose n'était guère aisée. Tout d'abord, nous ne savions pas ce qui allait se produire au moment de notre débarquement. Deuxièmement, la côte nous était étrangère et, troisièmement, aucun de nous ne savait combien de temps les Américains comptaient rester en territoire algérien. Nous passâmes l'après-midi à établir nos plans en envisageant toutes les éventualités qui pourraient survenir.

Après dîner, nous familiarisâmes nos compagnons avec nos canots de caoutchouc, puis montâmes sur la passerelle. Il faisait une nuit merveilleuse, comme on n'en voit qu'en Méditerranée. La lune était presque à son plein et les étoiles étincelaient d'un éclat brillant. Mais chacun de nous songeait à part soi au but de notre expédition et cela nous faisait moins apprécier les beautés de la nature. Après avoir fait quelques exercices avec les canots, nous gagnâmes encore une fois nos couchettes, inquiets des événements qui allaient survenir le lendemain.

UNE LUMIÈRE LUIT AU LOIN

Clark m'avait averti qu'une lumière luirait à l'endroit où l'on nous attendrait. Le matin, avant l'aube, nous aperçûmes en effet des étincelles briller sur un point de la montagne. Mais il faisait déjà presque jour et le rendez-vous n'était fixé qu'à la nuit suivante. Nous décidâmes donc d'agir avec prudence et plongeâmes, passant le reste de notre journée à croiser à quelques milles du rivage. A la tombée de la nuit, nous nous préparâmes à débarquer. Nous prîmes la précaution d'emporter avec nous des pièces d'or et quelques banknotes pour le cas où nous serions capturés. Nous décidâmes de cogner dur n'importe qui se mettrait en travers de notre chemin. Nous préparâmes les petites embarcations et décidâmes de laisser Holmes, qui connaissait quelques personnes sur la côte, débarquer le premier avec Livingstone. Lemnitzer et Foote devaient suivre, ensuite Wright et Hamblen. Clark et moi devions partir en dernier. A ce moment-là, une vague me renversa. C'est la première fois que Clark montra quelque surexcitation. « Je dois partir immédiatement », me dit-il. Il appela Wright et prit dans son canot la place de Hamblen. Le mien était avarié par plusieurs endroits, mais Hamblen et moi décidâmes quand même de nous y embarquer. Nous suivîmes tant bien que mal nos compagnons et arrivâmes sur le rivage presque tous en même temps.



...A ce moment-là, une vague me renversa. C'est la première fois que Clark montra quelque surexcitation : « Je dois partir immédiatement... »

J'entendis Holmes parlementer avec quelqu'un qui semblait content de le retrouver. Nous traînâmes nos canots jusqu'à une maison blanche à l'intérieur de laquelle Clark et ses hommes se séparèrent en deux groupes, engageant la conversation avec des individus qui attendaient leur arrivée. Tout le monde parlait à la fois, gesticulant et faisant un tohu-bohu général. On nous offrit un verre de whisky, après quoi nous regagnâmes nos chambres. Clark nous recommanda de nous tenir le plus possible à l'écart. Les Américains pensaient que moins on verrait d'uniformes anglais, mieux ce serait. J'étais bien heureux de trouver un bon lit sur lequel dormir et de revêtir des habits qui ne fussent pas mouillés.

La matinée du lendemain nous huilâmes nos armes et Foote répara le dommage causé à mon embarcation.

Les gens qui s'occupèrent de nous étaient tout ce qu'il y a de plus aimable. Cet après-midi-là, nous eûmes deux fausses alertes et chacun de nous se prépara à agir. Livingstone, Foote et moi avions nos fusils prêts, mais dès que nous nous en emparions, Clark et ses amis américains nous disaient : « Pour l'amour de Dieu, laissez donc ces objets tranquilles ! » Ils pensaient que nous étions démangés par l'envie de tuer quelqu'un. Durant toute la journée, nous ne vîmes presque personne de nos compagnons de voyage. Ils étaient en train de conférer. Tard dans l'après-midi, nous aperçûmes un domestique portant seize poulets. Ils furent tués pour le dîner, mais nous n'eûmes pas l'occasion d'apprécier leur chair.

ALERTE !

Vers 7 heures, en effet, un branle-bas se produisit à l'étage au-dessous. Nous entendîmes un ami de Clark, je ne sais plus lequel, crier : « Préparez vos effets immédiatement ! Il y a deux agents sur la route ! »



« Je sentis une envie folle de tousser. J'enfonçai mon mouchoir dans ma bouche et me roulai par terre... »

Une confusion régna à l'étage inférieur. Alors que nous nous apprêtions à nous rendre sur le rivage, un contre-ordre arriva. Les Américains et nous fûmes conduits par un passage secret dans un sous-sol obscur. Nous retenions notre respiration. Au-dessus de nous, nous entendions des pas. Dans l'obscurité, Clark essayait de mettre au point sa carabine. Tout d'un coup, je me sentis une envie folle de tousser. Ma gorge s'était contractée et j'allais éclater, ce qui aurait été pour nous tous un véritable désastre. J'enfonçai mon mouchoir dans ma bouche. Je faillis étouffer, mais, Dieu merci, je parvins à me dominer.

Nous restâmes ainsi durant une heure et demie sans savoir ce qui allait survenir et nous attendant au pire. Enfin, nous entendîmes la porte de la trappe s'ouvrir et nos amis nous dire que l'alerte était finie. Ils racontèrent à la police toute une histoire abracadabrante pour expliquer leur présence en cette maison qui avait été désertée. Les agents s'étaient retirés, convaincus à moitié, et nos hôtes nous firent entendre qu'il serait prudent pour nous de nous en aller le plus rapidement possible.

Sur le rivage, nous nous aperçûmes que la mer était démontée. Clark était impatient de nous voir embarquer et nous fîmes signe au sous-marin de s'approcher le plus possible de la côte. Clark et Livingstone essayèrent les premiers de s'embarquer dans leur canot. Mais une lame vint s'abattre sur eux, faisant culbuter leur embarcation. Après cet incident, Clark décida de remettre notre départ. Son pantalon était tout trempé et il emprunta celui de Lemnitzer. Celui-ci, qui est aussi général, emprunta celui de Foote. Foote, qui n'est qu'un simple lieutenant, ne put emprunter le pantalon de personne, mais accepta le sacrifice joyeusement, quand il aperçut Lemnitzer faire la sentinelle, dans toute sa dignité, avec une carabine entre les jambes et rien d'autre. J'étais assis à l'écart, examinant le rivage pour me rendre compte si la tempête allait se calmer. Avec des équipages entraînés, il eut été facile de s'embarquer sur les canots. Je commençais à être découragé, quand je vis que les vagues étaient moins fortes sur une partie de la côte. Il n'y avait qu'à transporter les canots sur nos épaules jusqu'à cet endroit. Mais Clark ne paraissait pas tranquille. Il me demanda combien de chances nous avions de parvenir saufs jusqu'au sous-marin. Je lui répondis que sur les quatre embarcations deux peut-être pourraient parvenir à bon port.



...Quatre d'entre nous portèrent leur canot dans l'eau et nous les y installâmes tant bien que mal.

« Il faut que tout le monde puisse s'embarquer », me dit-il avec un visage inquiet. Il décida donc de retarder le départ. Vers 4 heures, il revint sur le rivage. La tempête ne s'étant pas apaisée, il nous dit de nous préparer à passer une autre journée là, plutôt que de risquer de perdre un seul homme. Dès que nous mîmes nos hôtes au courant de notre projet, ceux-ci déclarèrent que ce serait un suicide pour nous de rester un jour de plus.

« Dans ce cas, me dit Clark, nous essayerons de suivre votre suggestion. »

SUR LE CHEMIN DU RETOUR

Nous fîmes signe au sous-marin de s'approcher le plus possible de la côte, et Wright et Clark, à titre de représentants de la marine et de l'armée, devaient partir les premiers. Leur retou était urgent si les opérations du front africain (dont nous étions encore tout à fait ignorants à ce moment-là) devaient être menées avec succès. Quatre l'entre nous portèrent leur canot dans l'eau et nous les installâmes tant bien que mal. Nous poussâmes l'embarcation le plus que nous pouvions et vîmes bientôt leurs rames s'agiter tantôt dans l'air et tantôt dans la mer, puis disparaître dans le noir.

Lemnitzer et Foote furent moins heureux. A peine s'étaient-ils installés dans leur canot qu'une grande vague le fit culbuter. Ils recommencèrent encore une fois et, grâce à Dieu, leur embarcation put prendre le large. Quand mon tour et celui de Hamblen arriva, nous eûmes la même aventure que Lemnitzer et Foote. Nous en fûmes quittes pour un bon bain et dûmes recommencer l'opération. Holmes et Livingstone nous suivirent sans aucun incident.

Le commandant du sous-marin avait essayé de se rapprocher le plus possible de nous et nous pûmes bientôt nous retrouver tous à bord du submersible. Prenant le large, nous aperçûmes de vives lueurs apparaître du côté de la maison que nous venions de quitter. Nous apprîmes, quelques jours plus tard, qu'un fort contingent de police avait été envoyé à nos trousses. Nous étions partis à temps.

Cette randonnée fut certainement pour moi la plus émotionnante de ma vie, et je remercie le ciel qu'il n'y eut pas une seule goutte de sang versée.

A LA FRONTIÈRE RUSSE

par
WENDELL WILLKIE
dans « Reader's Digest »

Nombreuses sont les questions que l'on se pose aujourd'hui, à travers le monde, en ce qui concerne la Russie. De quelle façon le parti communiste intervient-il dans la vie quotidienne des citoyens soviétiques ? Est-ce que les Russes sont bien nourris, bien habillés ? Quelles sont leurs opinions et leur attitude sur la guerre ? Jusqu'à quel point la Russie moderne est-elle parvenue à développer ses ressources pour en faire profiter ses habitants ?

Il n'est guère possible de répondre simplement à ces questions. La Russie s'étend sur une surface tellement grande, que les conditions rencontrées en un point de ce territoire peuvent être diamétralement opposées à celles qui prévalent ailleurs. Cependant, dans une république sibérienne nommée Yakoutsk, je pense avoir trouvé la réponse à quelques-unes des questions qui nous intéressent.

L'histoire de Yakoutsk m'a enseigné, mieux que tout manuel, ce qu'a été la Révolution russe. Ce que j'ai vu ne m'a pas fait devenir communiste. En fait, cette expérience vécue n'a eu pour résultat que de raffermir ma croyance en notre système américain et m'a incité à soutenir ce système de toutes mes forces. Mais elle m'a aussi démontré que les Russes sont, par nature, des êtres avec lesquels l'on peut aller d'accord, et que la paix et la prospérité du monde après la guerre nécessiteront une entente entre les Américains et les Russes.

Du temps des tsars, Yakoutsk était célèbre pour ses fourrures et les maladies qui y régnaient : tuberculose et syphilis. C'est là que les détenus politiques étaient exilés.

Lorsque, le 1er septembre, le Liberator qui me transportait se posa sur l'aérodrome de Yakoutsk — la capitale porte le même nom que la province — la neige couvrait déjà le terrain. A ma descente d'avion, je fus accueilli par un homme qui s'était détaché d'un groupe :

— Je m'appelle Muratov, me dit-il. Je suis le président du Conseil des Commissaires du Peuple de la République Socialiste Soviétique de Yakoutsk. Le camarade Staline m'a chargé de prendre soin de votre personne pendant votre séjour, de vous montrer tout ce que vous désirez voir, et de répondre à toutes les questions que vous voudrez bien me poser. Soyez le bienvenu.

L'allocution était brève, mais complète. Je remerciai mon interlocuteur, tout en lui expliquant que notre halte allait être très courte.

— Vous ne partirez pas aujourd'hui, M. Willkie, répondit Muratov, ni probablement demain. Les rapports météorologiques signalent le mauvais temps partout. Je suis personnellement responsable de votre sécurité jusqu'à l'étape prochaine.

Quelques minutes plus tard, je roulais vers la ville, dans une grande limousine noire, installé à côté de mon hôte.

— Qu'aimeriez-vous voir à Yakoutsk, M. Willkie ? demanda Muratov.

— Avez-vous une bibliothèque en ville ? demandai-je.

— Certainement, nous avons une bibliothèque.

Nous y allâmes directement. Dans une bâtisse archaïque, mais bien éclairée, les 50.000 habitants de Yakoutsk avaient rangé quelque 500.000 volumes ; l'examen des registres me révéla que plus de cent mille bouquins avaient circulé entre les mains de ces gens au cours des neuf mois passés. C'était là une bibliothèque dont n'importe quelle autre ville du monde eût pu être fière.

L'hôtel où je descendis, le seul hôtel de la ville, était aménagé dans un immeuble moderne. Dans chaque chambre, il y avait un poêle russe. Les clients de la maison étaient des hommes rudes, vêtus de peaux et chaussés de bottes en peau de renne. Les jeunes filles aux joues rosées nous regardaient d'un drôle d'air, tout en riant aux éclats. Nous étions des « étrangers ».

La ville, en général, ressemble à toute autre localité occidentale. Cependant, un examen plus attentif permet au visiteur de se rendre compte qu'il se trouve bien en Sibérie : les maisons nettes et bien rangées qui bordent les rues sont pour la plupart construites en tronc d'arbre ; les fissures sont bouchées au moyen de gros paquets de feutre. La nourriture qui nous fut servie était typiquement sibérienne quant à la variété : rôti de porc, saucisses, œufs, fromage, soupe, poulet, veau, tomates et du vin. Il y avait, naturellement aussi, de la vodka. Elle était tellement concentrée, que même les Russes y ajoutaient de l'eau. Chaque repas était encore plus copieux que le précédent. L'on nous servit de la vodka même pour le petit déjeuner, et, continuellement, le thé fumait dans les samovars. J'eus l'impression que les gens qui n'habitaient pas l'hôtel, tout en n'étant pas servis avec autant de largesse que nous, connaissaient une certaine abondance.

Je m'enquis au sujet des distractions locales :

— Avez-vous un théâtre ? demandai-je à Muratov.

Il répondit par l'affirmative, et promit de m'y emmener le soir même à 9 heures. Cependant, à l'hôtel, les tournées de vodka se succédaient si bien, que je m'aperçus que l'heure fixée avait été dépassée.

— A quelle heure avez-vous dit que les représentations commençaient ? dis-je à Muratov.

— M. Willkie, me répondit-il, les représentations commencent lorsque j'arrive.

Et il en fut ainsi. Une demi-heure plus tard, nous étions installés dans une loge, et, aussitôt, le rideau fut levé. Nous assistâmes à un opéra bohémien, avec le concours d'une troupe de Léningrad en tournée. La danse et le chant étaient excellents. L'assistance applaudissait avec enthousiasme. Tous les spectateurs étaient pris par la représentation, et on sentait qu'ils avaient oublié pour un moment la guerre et les préoccupations de la politique.

Mais plus tôt dans la soirée, nous avions visité le musée de la ville. Là, la guerre était partout : des graphiques, suspendus aux parois, sur lesquels on pouvait suivre le développement des écoles, des hôpitaux, du commerce de bestiaux, montraient un arrêt général à la date du 22 juin 1941, comme si toute la vie du pays s'était figée en ce jour fatidique. A toutes mes questions, l'on répondait en me disant combien d'œuvres allaient être réalisées si les Allemands n'avaient mis un terme provisoire à tous les projets. Muratov me montra des pépites d'or et de superbes échantillons « d'or mou » — c'est ainsi qu'ils appellent les fourrures. Tous les hommes de Yakoutsk, actuellement mobilisés dans l'armée rouge, sont des tireurs d'élite. Ils ont fait leur apprentissage à la chasse.

Je demandai à Muratov quelques détails au sujet de l'instruction qui est donnée aux habitants de la province :

— M. Willkie, me dit-il, la réponse est très simple. Avant 1917, seuls deux pour cent de la population de Yakoutsk savaient lire et écrire. Aujourd'hui, la proportion est exactement renversée. Nous ne comptons parmi nous que 2 % d'illettrés. De plus, j'ai reçu ordre de Moscou de faire disparaître ce deux pour cent avant la fin de l'année.



Au cours de son séjour à Moscou, M. Wendell Willkie eut un long entretien avec Staline que l'on voit ici à sa droite.



En Sibérie, les maisons nettes et bien rangées qui bordent les rues sont construites en tronc d'arbre. Une jeune paysanne conduit son enfant en promenade.

Ce n'est pas sans fierté que Muratov nous fit visiter le cinéma de la ville. Le plus grand immeuble abritait le siège du parti communiste. Je me suis toujours demandé comment trois millions de communistes pouvaient diriger quelque deux cents millions de Russes. A Yakoutsk, je commençai à comprendre.

Dans cette ville, il n'existe aucun groupement organisé ou non. Environ un et demi pour cent de la population est membre du parti communiste. Ces 750 personnes comprennent les dirigeants des usines, les fonctionnaires du gouvernement, la majorité des médecins, les directeurs des écoles, en un mot l'élite professionnelle et culturelle de la ville. Les hommes les plus importants de la communauté sont membres du parti, et c'est ainsi qu'ils dirigent au nom du parti.

De plus, il est très difficile de devenir un membre du parti communiste.

Au cours de deux jours, je vécus en contact presque permanent avec Muratov. C'était un homme qui aurait réussi dans n'importe quel autre pays. Dans le sien, il a plus que réussi. Sa façon d'accomplir des choses, à l'instar de celle adoptée par les Soviets à travers toute la Sibérie, était rude, souvent cruelle et parfois erronée. Mais à tous les coups il exprimait le commentaire suivant : « Nous avons des résultats. » Lorsque je lui demandai des détails au sujet du développement économique de Yakoutsk, il me répondit dans les mêmes termes qu'aurait employés un propriétaire terrien de Californie :

— Nous avons créé la République Autonome Socialiste Soviétique de Yakoutsk en 1922. Depuis, nous avons augmenté son budget de quatre-vingts fois, et chacun qui vit ici le sait. Yakoutsk n'était qu'un petit point noir sur la carte. Actuellement, nos mines d'or occupent la troisième place parmi toutes celles de la Russie.

« L'installation électrique, m'expliqua-t-il, avait remporté le concours organisé à travers toute l'U.R.S.S. pour la production de courant à meilleur marché.

« Cette année, nous abattrons environ quatre millions de mètres cubes de bois, contre trente-cinq mille mètres cubes en 1911.

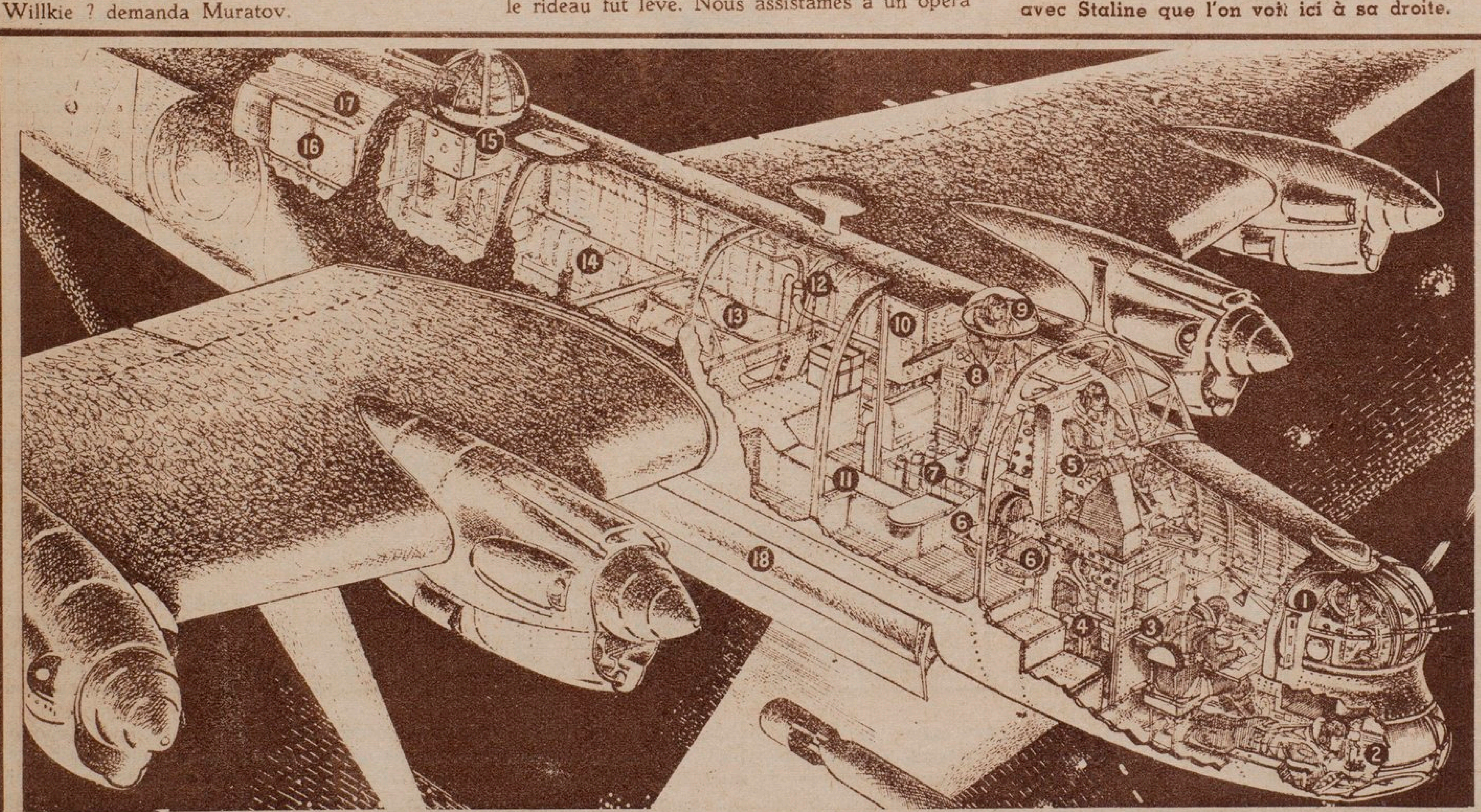
« Lorsque cette guerre sera finie, vous autres, en Amérique, aurez besoin de bois, et nous aurons besoin de machines. Dès que la route de l'Arctique sera ouverte, l'échange pourra se faire le plus facilement du monde. »

Les nouvelles ressources de Yakoutsk ont été développées au maximum. Les expéditions de recherche et de prospection, organisées par les Soviets, ont permis de découvrir d'importants gisements d'argent, de nickel, de cuivre et de plomb. Muratov m'affirma que ces produits seront extraits en grandes quantités avant la fin de 1943.

En ce qui concerne l'agriculture, Yakoutsk a également accompli des progrès incroyables. Les fermes, qui étaient en septembre au nombre de 97, ont été en grande majorité placées sous le régime collectiviste. Quoique le renne soit l'animal à traction généralement employé dans ces établissements agricoles, les tracteurs ont commencé à faire leur apparition.

Tous ces hommes sont animés soit par le désir de gagner plus d'argent, soit par celui, encore plus impératif, de mériter des récompenses sociales de la part du gouvernement. Mais, quel que soit leur stimulant, ils font montre d'un tel enthousiasme, d'une telle confiance en eux-mêmes, que je ne puis m'empêcher de faire un rapprochement avec les pionniers américains de l'époque héroïque de la conquête de l'Ouest.

Je quittai la ville en songeant avec curiosité à ce qu'elle sera d'ici dix ans...



L'INTERIEUR D'UN HALIFAX

Les bombardiers quadrimoteurs du type Halifax jouent un rôle principal dans l'offensive aérienne actuelle dirigée contre l'Allemagne. Ce dessin représente l'intérieur d'un de ces puissants appareils. Etendu sur un coussin rembourré, le bombardier (2) surveille attentivement la cible qui est venue dans son champ de vision. La grande porte (18) par où sont lâchées les bombes est ouverte.

Installé au contrôle de l'appareil, le pilote — qui est en même temps le commandant du bombardier (5) — suit des yeux la trajectoire suivie par la bombe. Dès que celle-ci aura explosé sur la cible, la scène est automatiquement photographiée.

Le navigateur (3), dont l'audace et l'habileté ont permis à l'appareil — malgré les projecteurs et le tir antiaérien — d'atteindre son but, est assis à son bureau, préparant déjà le voyage de retour. L'opérateur de T.S.F. se trouve à côté de lui (4). L'ingénieur (8) installé à son poste d'observation scrute l'horizon afin de localiser les chasseurs de nuit. Son travail consiste aussi à contrôler le bon fonctionnement des quatre moteurs Merlin de 1.175 CV., au moyen du tableau (10) dont la manipulation met en action les leviers de commande des machines (11).

La tourelle à deux mitrailleuses de devant (1) et celle du milieu (15) sont visibles, ainsi que la méthode qui consiste à ravitailler automatiquement de la soute à munitions (16) la tourelle arrière à quatre mitrailleuses. Les réservoirs à combustible sont placés dans les ailes tandis que le chauffage de l'air provient directement (12) des moteurs de l'avion. On remarquera des sièges pliants pour le second pilote et l'ingénieur ainsi que des couchettes pour l'équipage (6) et (13), tandis que des bouteilles d'oxygène (7) et des projectiles à magnésium (14) sont également visibles.

LA S.D.N. vit toujours

La guerre a fait de la Ligue des Nations une espèce d'orphelin, et la politique du Japon tendant à réduire à l'esclavage les populations qu'il tient sous son joug au moyen des narcotiques a compromis sensiblement une de ses réalisations les plus constructives. Mais la Ligue vit toujours, aux Etats-Unis et au Canada, et elle se prépare à la tâche de sauvetage qui l'attend.

Parce qu'elle n'occupe plus comme avant la vedette dans les journaux, la plupart des gens pensent que la Ligue des Nations n'existe plus. Cependant, la Ligue fonctionne encore, non seulement à Genève, mais aussi dans ses bureaux de Montréal, Québec, Princeton, New-Jersey et Washington.

Une de ses activités les plus importantes est de continuer le contrôle général des accords concernant le trafic de l'opium et des autres drogues dangereuses. En pleine guerre, cette tâche s'est trouvée grandement compliquée. Mais avant d'examiner de près cet aspect de son travail, il conviendrait de jeter un coup d'œil sur la manière dont la Ligue a traversé l'orage de ces quatre dernières années.

COMMENT ELLE FONCTIONNE

Il est vrai que, pour un certain nombre de raisons, l'Assemblée et le Conseil de la Ligue des Nations ne se sont pas réunis depuis le mois de décembre 1939. C'est sans doute la raison pour laquelle elle ne figure plus dans les manchettes des journaux, mais, en 1938, l'Assemblée et la Ligue firent preuve de prévoyance et établirent un système d'exception si souple et si efficace, que la Ligue a été capable de survivre au ras-de-marée des événements qui suivirent. L'Assemblée, le 30 septembre de cette année-là, délégua ses pouvoirs financiers et administratifs à la Commission de Supervision, ou, techniquement parlant, au secrétaire général et au directeur du Bureau International du Travail, lesquels furent autorisés à prendre toutes les décisions utiles, y compris celles d'ordre financier, « à condition qu'ils agissent avec l'approbation du Comité de Supervision ».

Ces pouvoirs furent renouvelés par l'Assemblée de la Ligue en décembre 1939 et depuis près de trois années, le Comité de Supervision a agi au nom de l'Assemblée et du Conseil. A la session plénière qui s'est tenue à Montréal en août dernier, le comité a adopté le budget de la Ligue pour l'année 1943, de sorte que, automatiquement, à la fin de cette année, le trésorier de la Ligue enverra aux Etats membres leur note pour la contribution de 1944.

La liste des membres de 1942 contient 46 pays. En plus des membres proprement dits, il y a le Brésil et les Etats-Unis. Le premier nommé est une puissance signataire des conventions de l'opium ; les Etats-Unis sont aussi favorables à toute activité dirigée contre les narcotiques. Tous deux sont membres de l'Organisation Internationale du Travail, le Brésil adhérant aussi à la Cour Permanente de Justice Internationale. De ces 46 pays, 26 sont en guerre, 19 sont plus ou moins neutres, et le dernier est la Bulgarie. Des 26 pays en guerre, 22 appartiennent aux Nations Unies.

Les seuls Etats membres qui combattent actuellement contre les idées impliquées dans le Covenant de la Ligue sont la Finlande et la Roumanie qui, comme le Danemark, le Thaïland et la Bulgarie, n'ont pas payé de contributions à la Ligue depuis qu'ils sont tombés sous la domination de l'Axe. Les autres Etats, cependant, continuent à payer leurs charges. En dépit des difficultés financières et du formidable effort auquel la guerre astreint leurs trésoreries, l'Angleterre, les Indes, le Canada, l'Afrique du Sud et la Nouvelle-Zélande ont payé leurs contributions cette année. La Belgique, la Tchécoslovaquie, la Grèce, le Luxembourg, les Pays-Bas, la Norvège, la Pologne et la Yougoslavie, tous pays qui ont été envahis et occupés par l'Axe, contribuent toujours au budget de la Ligue.

INITIATIVE HEUREUSE

Ce comité s'est réuni à Montréal, parce que Genève n'est plus désormais le principal centre des activités de la Ligue. Lorsque la Hollande et la Belgique furent attaquées au cours de l'été 1940 et la France envahie, Genève ne fut plus le lieu idéal pour un organisme international, et l'on pouvait redouter que la Suisse ne fût attaquée à n'importe quel moment. Quelques bons amis de la Ligue prirent alors une initiative qui s'avérera très heureuse dans l'histoire de la S.D.N.

L'Institut des Hautes Recherches de Princeton, New-Jersey, l'Université de Princeton et l'Institut Rockefeller des Recherches Médicales envoyèrent une invitation à la Ligue des Nations de transférer toutes les sections non politiques du secrétariat à Princeton pour la durée de la guerre. Après quelques hésitations, cette invitation fut acceptée et, avec beaucoup de difficultés, le Docteur Alexander Loveday, directeur des départements de l'économie, des finances et du transit du secrétariat de la Ligue, réussit à quitter Genève avec son personnel et à établir ses quartiers généraux à Princeton avant Noël 1940.

Vers le même moment, M. John G. Winant, actuellement ambassadeur des Etats-Unis à Londres, qui était alors directeur de l'Organisme International du Travail, avait accepté une invitation émanant de l'Université McGill de Montréal, d'établir le Bureau du Travail au Canada. Avec non moins d'habileté et d'énergie, M. J.G. Winant réussit à faire sortir un nombreux personnel de Suisse, à travers la France et l'Espagne, et, une fois au Portugal, à lui faire passer l'Atlantique.

Un peu plus tard, tout le bureau de la Ligue, chargé des questions de l'opium, et le secrétariat du Bureau Central de l'Opium étaient transférés à Washington. Dans le grand bâtiment du Bureau du Travail de Genève, il n'est resté qu'un personnel assez réduit de secrétaires et d'archivistes. Dans le Palais des Nations, le secrétaire général actif, M. Sean Lester, réside avec un personnel de près de 90 fonctionnaires.

LES CONTRIBUTIONS

Du fait que les réunions internationales ne peuvent plus se tenir à Genève, le Comité de Supervision s'est réuni ailleurs pendant trois années : en 1940 à Lisbonne, en 1941 et en 1942 à Montréal. Pas un seul Etat n'a protesté contre les mesures prises par le Comité de Supervision ou contre les budgets votés d'une manière aussi inaccoutumée.

C'est là un point digne de remarque ; et l'on doit mentionner aussi que la France — même durant ces années de détresse et de désastre — s'est montrée à cet égard digne de ses traditions internationales. Le gouvernement de Vichy, chose singulière, n'a cessé de verser sa pleine contribution à la Ligue durant les années 1940 et 1941. Le paiement des contributions effectué par tous les Etats membres, à l'exception de l'Espagne, montre assez l'importance que les gouvernements de tous les pays occupés, notamment, attachent à la Ligue.

Une des grandes réalisations de celle-ci a été de prendre en mains le problème des millions de réfugiés ; mais ce problème se posera dans un proche avenir avec une bien plus grande acuité, et le Haut-Commissariat pour les Réfugiés est maintenant établi à Londres, attendant le moment où il devra intervenir d'une manière plus active.

LES NARCOTIQUES

Entre temps, le Japon a complètement défait l'excellent travail accompli par la Ligue en rétablissant le trafic international des drogues. La première Assemblée de la Ligue en 1920 avait institué le Comité de l'Opium, lequel devait faire des suggestions au Conseil sur toutes les questions se rapportant aux drogues narcotiques. A la déclaration de la guerre en 1939, vingt-quatre gouvernements, représentant virtuellement toutes les nations ayant un intérêt vital — comme producteurs, cultivateurs ou consommateurs de drogues — participaient au travail du comité.



Conformément à la Convention de Genève, signée en 1925, fut constitué un Bureau Central Permanent pour l'Opium, composé de huit personnes nommées par le Conseil de la Ligue. C'est l'office central des statistiques sur les mouvements des drogues et il a le pouvoir et le devoir d'imposer un embargo sur les exportations de drogues à tout pays qui a excédé les quantités qui lui ont été fixées en vue d'un usage normal. Cet organisme, qui fonctionne en étroite coopération avec les autorités de police, doit contrôler la production du monde, de sorte que le commerce international en matière de drogues corresponde strictement aux besoins médicaux et scientifiques du monde.

L'on peut dire que la guerre menée par le Japon contre la civilisation occidentale a commencé sous la forme d'une grande offensive dans laquelle les armes les plus redoutables sont les drogues narcotiques. Le gouvernement nippon a eu trois objectifs clairs dans cette offensive : gagner de l'argent, corrompre les nations occidentales et réduire à l'esclavage les populations des territoires déjà envahis ou marqués pour l'invasion nippone.

Jusqu'à Pearl Harbour, ce fut une des pièces principales du plan d'attaque japonais d'encourager la contrebande des narcotiques dans les îles Hawaï et les Etats-Unis.

UNE DÉFAITE...

Le Comité pour l'Opium, dans une résolution votée en 1937, déclarait que « la situation dans les régions qui sont sous l'influence japonaise (en Chine) s'est aggravée à un degré inquiétant ». Tout contrôle légal du trafic des narcotiques a cessé d'exister depuis l'invasion nippone en [...] sion japonaise de [...] trafiquants avait, à el[...] aux Etats-Unis ass[...] faire aux besoins d[...] drogue, pendant une[...]

La lutte internatio[...] trôler la production [...] ne s'est transformée [...] partout où les Japon[...] minante. Les conditi[...] ne occupée sont, à [...] ce que l'on peut ima[...] naises sont les agent[...] la dépravation de la [...] pines, de Java, du T[...] de la Birmanie. Le[...] la contrebande des [...] du Pacifique. Des [...] pium ont été mises e[...] principalement en M[...]



DANSEUSES DE L'ARMEE[...]



Au lieu d'exhibitions de [...] Caucase du Sud, le g[...] dans l'Iran caucasien une v[...] ques jolies danseuses font p[...] des militaires aussi bien que[...] comble dans les théâtres de [...] nées en Iran un succès rete[...] files de spectateurs font la q[...] pour assister au spectacle. L[...] laires et varie entre six pence[...]

Les républiques soviétiques [...] nes, parlent un langage faci[...] iraniennes, de sorte que celle[...] le dialecte employé par les [...] ment cette troupe et pas moi[...] chestre. Les photos représent[...] musicale intitulée « Arshin M[...] pièce en quatre actes de Jos[...] artiste apprécié en U.R.S.S.

Des ballets du « théâtre d[...] République soviétique de T[...] ce. Cette république est un [...] les montagnes de Thian-Sha[...] chinois. Le langage de ses [...] Iraniens comme un dialecte p[...]

Revêtues de costumes cham[...] nois et de longs pantalons q[...] danseuses de cette troupe p[...] bassadrices de la Républiqu[...]

... Rouge

...mbes pour ses troupes dans le ...uvernement soviétique a envoyé ...itable troupe de théâtre. Quel-...e de cette troupe qui fait la joie ...ès civils. Elle fit longtemps salle ...Moscou et obtient dans ses tour-...tissant. Chaque soir, de longues ...ueue au guichet de l'établissement ...e prix d'entrée est des plus popu-...e et un shilling.

...s situées sur les frontières iranien-...lement accessible aux populations ...es-ci peuvent suivre sans difficulté ...cteurs. Trente-cinq personnes for-...s de 31 musiciens composent l'or-...tes ici sont tirées de la comédie ...Mil alan » (Un yard de soie), une ...sph Gadzibekoff, un auteur et un

...d'Etat pour opéra et ballets de la ...dzhikistan » charment l'assistan-...lateau situé entre les Pamirs et ...r bordés à l'est par le Turkestan ... habitants est considéré par les ...prsan.

...rrés qui rappellent l'uniforme chi-...u leur recouvrent les chevilles, les ...ittoresque sont les meilleures am-...soviétique en Iran.



L'exposition organisée par notre confrère « Parade » qui a eu lieu dans les salons de l'Union Anglo-Egyptienne de Zamalek a obtenu un grand succès auprès du public cairote. Ces quelques photos publiées ici ont été prises de cette exposition.

...ût 1937. De la conces-...Ten-Tsin, une bande de ...elle seule, réussi à introduire ...se d'héroïne pour satis-...de 10.000 habitués de la ...e année.

...ale pour limiter et con-...e l'opium et de la cocaï-...a une défaite dévastatrice ...nis ont une influence do-...ids qui prévalent en Chi-...ct égard, au delà de tout ...ainer, et les armées japo-...nt de la dégradation et de ...a population des îles Philip-... Taïland, de l'Indochine et ...a flotte s'emploie à faire ...rcotiques dans chaque île ...ntaines de fabriques d'o-...en marche par les Nippons, ...Mandchourie. L'une d'elles, à Kalgan, a une production de plus de 50 kilos par jour, quantité qui dépasse quinze fois les besoins normaux du monde entier.

L'année dernière, il fut estimé que les 90 pour cent du trafic illicite mondial de la « drogue blanche » étaient d'origine nippone, fabriqués dans la concession japonaise de Tien-Tsin et dans les environs de Dairen et des autres villes de Mandchourie, du Jehol et de la Chine occupée.

L'OPIUM : ARME JAPONAISE

Aucune cruauté commise dans n'importe quel pays occupé ne peut être comparée à la corruption et à la dépravation totales de millions de Chinois. Les nazis torturent le corps ; les Japonais dégradent et tuent lentement l'âme. Leur politique d'empoisonnement systématique a été adoptée pour affaiblir la résistance chinoise et recruter des traîtres parmi les Chinois.

Quand les Etats-Unis s'emparèrent des Philippines, la vente de l'opium fut interdite par le gouvernement. Aujourd'hui, elle a été rendue libre par les Japonais. Partout où ces derniers vont, ils créent des centaines de fumeries où toutes sortes de marchandises peuvent être échangées contre de l'opium.

Les 40 fumeries d'opium de Nankin rapportent aux Japonais un revenu mensuel de 3.000.000 de dollars. En tenant compte qu'ils en ont près de 10.000 dans toute la Chine, cela produit un bénéfice de neuf milliards de dollars par an.

Les autorités chinoises estiment que 13 millions de Chinois dans les provinces du Nord-Est sont devenus des habitués de l'opium.

Le Bureau Central de l'Opium, avec son personnel d'experts, s'est réuni à Londres en septembre dernier pour mettre sur pied la contre-offensive à mener contre le Japon dans la guerre de l'opium.

(D'après « The Saturday Evening Post »)

CEINTURE DE DEFENSES

autour du canal de Panama

Le « Essener National Zeitung » déclarait quelques mois avant la guerre, dans une étude consacrée à la défense du canal de Panama, qu'il suffirait de deux bombes de gros calibre pour rendre en dix minutes le canal inutilisable.

Deux bombes, dix minutes, et la route maritime la plus courte reliant les côtes est et ouest des Etats-Unis serait ainsi obstruée (la traversée du canal de Panama rapproche en effet de 9.000 kilomètres la distance entre New-York et San-Francisco, ce qui représente trois semaines environ de navigation). Deux bombes, dix minutes, et voilà également condamné le chemin qui conduit de Grande-Bretagne vers tous les pays américains baignés par l'océan Pacifique. L'effort de guerre des deux pays alliés serait ainsi paralysé pour longtemps.

BASES CÉDÉES

Le canal de Panama a la même importance stratégique, dans l'hémisphère américain, que le canal de Suez dans la zone du Moyen-Orient. Aussi, le haut commandement américain peut-il seul connaître le nombre de canons et de travaux défensifs de toutes sortes échelonnés sur les 75 kilomètres qui forment la longueur du canal, ainsi que le nombre de navires de guerre patrouillant sans cesse aux abords immédiats de l'isthme. Les précautions prises par les Etats-Unis pour sauvegarder la sécurité de cette voie de communication vitale vont d'ailleurs beaucoup plus loin. Le canal de Panama a été, en effet, entouré depuis plusieurs années d'un certain nombre de bases maritimes qui forment, depuis le golfe du Mexique jusqu'à l'Amérique du Sud, autant de zones de protection.

Les bases militaires et navales des possessions britanniques situées dans l'hémisphère américain cédées aux Etats-Unis à titre provisoire ont été puissamment fortifiées. Ces bases se trouvent dans les îles Bahamas, Jamaïque, Sainte-Lucie, Antigua, Trinité et dans la Guyane britannique. Quelques mois s'étaient à peine écoulés depuis l'accord anglo-américain que les Etats-Unis avaient déjà dépensé 75 millions de dollars pour leur aménagement ou leur fortification.

Les bases acquises de la Grande-Bretagne ne sont d'ailleurs qu'une partie des formidables préparatifs militaires effectués dans le but d'assurer la défense du canal de Panama. Depuis longtemps, les Etats-Unis maintiennent un nombre important d'avant-postes dans le golfe du Mexique, à Cuba, dans les îles Porto-Rico et Saint-Thomas, à Panama et dans toutes les petites républiques de l'Amérique centrale.

LES GALAPAGOS

Du côté de l'Atlantique, le canal de Panama semble donc pourvu d'une armure de protection suffisante composée d'une multitude de bases militaires ou navales bien fortifiées. Dans la zone du Pacifique, face au Japon, la différence à ce point de vue est notable. Là ne se trouve aucune chaîne d'îles comme celle qui s'étend depuis la Floride jusqu'à la Guyane. En effet, la carte révèle l'existence d'un seul archipel, les îles Galapagos, situées sur l'équateur à 600 milles des côtes de l'Equateur, pays auquel elles sont politiquement attachées. Leur nombre s'élève à plusieurs centaines, mais une douzaine seulement d'entre elles ont quelque étendue. La plus grande, Albernale, a une longueur de 75 milles et contient 600 habitants. La seconde en importance est Chatham; elle possède 300 habitants ; la troisième, Indefatigable, n'en a que 100. La population indigène de ces îles vit de fruits et du produit de la chasse et de la pêche. Une épaisse forêt, composée en majeure partie de manguiers, borde le côté sud de ces îles ; la partie nord est parsemée de rochers abrupts. A l'intérieur, se trouve un terrain montagneux et volcanique atteignant parfois une altitude de 5.000 pieds.

Le courrier ne parvient aux îles Galapagos qu'une fois par mois. On n'y trouve ni hôtels, ni magasins. La monnaie et les journaux y sont inconnus. Seuls les naturalistes considèrent l'endroit comme idéal parce qu'il est peuplé d'animaux et d'oiseaux rares. Le nom de « Galapagos » provient du mot espagnol « Galapago » signifiant « tortue », animal dont on retrouve un spécimen géant dans ces îles.

TENTATIVES JAPONAISES

Les Galapagos contiennent également des ports de mouillage naturels et de vastes étendues de terrain qui peuvent facilement être converties en aérodromes. Depuis de nombreuses années, les Américains se proposaient d'établir des bases militaires dans ces îles. Le Japon n'ignorait d'ailleurs pas cette intention et, en 1940, une société de navigation aérienne, contrôlée par des Allemands, proposa au gouvernement de l'Equateur d'effectuer le service aérien entre ce pays et l'archipel. Mais l'Equateur déclina l'offre. En mai 1941, les Etats-Unis transféraient au gouvernement de l'Equateur plusieurs petits navires de patrouille dont le champ d'action s'exercerait entre les îles Galapagos, l'Equateur et le canal de Panama. Depuis quelques mois, les Etats-Unis furent autorisés à établir des bases navales et des aérodromes dans l'archipel.

ROUTE STRATÉGIQUE

Les Etats-Unis ont cependant d'autres plans pour assurer complètement la défense du canal de Panama. L'un de ceux-ci, tenu secret jusqu'à ces derniers mois, consiste dans la construction d'une large route militaire qui partirait de la frontière mexicaine pour aboutir au canal, en passant par les républiques de Guatémala, Salvador, Honduras et Costa-Rica, qui ont déjà donné leur acquiescement au projet. Cette route, du point de vue stratégique, aura une valeur considérable. Elle permettra de charrier continuellement du matériel de guerre américain vers le canal : les navires américains et alliés peuvent même faire leurs cargaisons à partir de là. La route aura une longueur approximative de 625 milles et offre certaines difficultés à cause de l'inégalité de son terrain. Mais il ne faut pas s'inquiéter : les Américains en ont construit de plus ardues...



Le canal de Panama, une des routes les plus vitales pour les Nations Unies, est aujourd'hui protégé par un vaste anneau de bases établies, ainsi que le montre cette carte, dans les îles américaines et britanniques des Caraïbes, auxquelles sont venues s'ajouter les îles Galapagos.

DANS LE NOIR



DES VEDETTES en service actif

Une célèbre station balnéaire de la côte sud-est des Etats-Unis a été transformée, pour la durée de la guerre, en un vaste centre d'instruction pour les officiers et les hommes des forces américaines de l'air. Plusieurs élèves-officiers ne sont autres que d'anciennes vedettes du cinéma. Ci-dessus : voici la leçon que nous donne Robert Preston sur la meilleure façon de nettoyer ses chaussures.



Elève docile, William Holden étudie son cours avec beaucoup d'application.



Gilbert Roland met de l'ordre dans ses vêtements, dans le dortoir de l'école.



Faire son lit est un art dont Bruce Cabot a récemment appris tous les secrets.

NOUVELLE INÉDITE

Perdant patience, depuis un long moment, Lucien claksonnait. A la fin, le bruit d'une porte refermée, des pas pressés traversèrent le jardin, tandis qu'une voix de femme criait :

— Je t'assure que tu deviens impossible !

Tremblante de colère, Maggy monta en auto. A peine assise, sa main chercha dans le noir la poignée, et d'un mouvement brusque l'attira à elle. La portière claqua. La voiture s'emplit d'un parfum fraîchement vaporisé, d'une présence nerveuse, agitée d'impatience.

— Eh bien ! quoi ? Qu'est-ce qu'elle a cette voiture ? Alors, décidément, on ne part pas ?

Lucien mit de nouveau le contact, déclencha un bruit court qui échoua encore une fois, puis il alluma le tableau et du doigt montra le cadran : il marquait neuf heures moins le quart. Maggy y jeta un coup d'œil et haussa l'épaule. A la lumière basse, elle vérifia son vernis à ongles. Il n'avait pas eu le temps de sécher, naturellement, et par endroit était déjà terni de poussière. Mais cinq minutes de plus, Lucien n'aurait pas pu attendre. Maggy le comprit à son silence, un silence d'homme excédé par ces histoires de bas qui filent juste au moment de partir, de robe à repasser, de coiffure à refaire. Un silence de jeune marié que le joug blesse pour la première fois. Alors elle changea de ton :

— Et puis, est-ce ma faute ? Quelle idée de demander à des gens de prendre un verre lorsque soi-même on est invité à dîner ?

— Mes amis nous ont quittés à huit heures. Si tu avais été prête, nous serions partis à temps. Il faut trente-cinq minutes pour arriver à Ras Soda.

Il parlait posément, mais d'un ton qui n'admettait pas la réplique. Maggy se tut. Sa jupe trop courte remontait, découvrant les genoux. Elle avait froid nerveusement et une vague impression de malaise, de mécontentement contre elle-même lui glaçait les mains. Quel ennui que cette fin d'après-midi passée à écouter les camarades de Lucien ! Affalés dans des fauteuils, un verre de whisky à la main, faisant tomber au hasard la cendre de leurs cigarettes, riant trop fort à l'amorce de souvenirs, ils avaient occupé deux heures à évoquer un temps qui n'était qu'à eux et qui faisait de Maggy une intruse. Pourtant, elle s'était obstinée à rester, s'efforçant de rire au passage d'un mot drôle : « Racontez-moi. Je veux tout savoir... » Mais personne n'avait rien à raconter à la femme de Lucien, comme si cette amitié entre anciens camarades n'était que complicité liguée contre elle.

L'auto roulait dans la nuit déchirée parfois par les phares des voitures militaires. Arrivé à un croisement, un convoi bloqua le trafic. A un rythme uniforme, des camions passaient. Chacun portait à l'arrière un numéro si long que le regard n'arrivait pas à le lire. Sur un châssis immense s'élevaient les restes d'un avion fracassé, mais les trois branches de l'hélice intactes luisaient dans la nuit. Puis, de nouveau, des camions chargés de soldats, de ballots entassés. Le convoi passait toujours, faisant défiler la terrible monotonie jaune sable de la guerre au désert où seule la croix des voitures-ambulances met son signe rouge.

— Nous n'arriverons jamais, murmura Maggy pour rompre le silence étouffant, mais sa voix avait changé.

— Cent douze, cent treize, cent quatorze... dit Lucien.

Puis il se tut ; mais à un imperceptible mouvement de son visage, Maggy comprit qu'il comptait toujours.

Enfin le dernier camion passa, laissant traîner à l'arrière contre le sol une chaîne de fer sursautant à chaque cahot.

— Cent vingt-deux ! lança Lucien. Ils reviennent du front et regarde, là-bas, ce convoi qui monte en ligne.

Interrompue par une allée fleurie et plantée de palmiers, la route parallèle emmenait en sens inverse d'autres camions, d'autres soldats, invisibles dans le noir.

— C'est lugubre, ces départs dans la nuit.

Maggy croisa sa veste courte. Le froid de l'immobilité la gagnait. Alors, insensiblement, elle se rapprocha de son compagnon, recherchant l'épaule chaude et ferme, la sécurité d'une présence d'homme épargné par la guerre.

Lucien ne répondit pas. Il freina brusquement, évita de justesse une charrette à âne qui trottinait sans lumière, puis, par la vitre baissée, il lança une injure au maladroit.

— Non, mais tu as vu cet imbécile ! Des routes défoncées, le black-out, il n'y a plus moyen de sortir le soir. Je t'assure que c'est bien pour toi...

— Au retour, la lune sera levée...

— La lune !

Il haussa l'épaule, rejetant l'étreinte et sa demande d'apaisement.

— T'imagines-tu que je m'en vais rester jusqu'à deux heures du matin pour te voir danser ou jouer aux cartes.

« Il devient odieux, odieux ! pensa Maggy. Aujourd'hui cette mauvaise humeur qu'il n'arrive pas à maîtriser, mais demain éclateront les mots pénibles, les reproches, et puis, un jour, la scène de ménage, lamentable, stupide. Pour rien. Simplement parce qu'à force de se voir, chacun croit qu'il n'est plus nécessaire de se gêner et nous serons comme tous les couples qui ne se sourient qu'en public. »

N'était-ce donc que cela, la vie à deux, une suite de petits chocs, de petites déceptions entrecoupées d'accalmie, de trêve, mais prêtes à reprendre dès que les goûts divergent et que chacun nuit à l'autre sans pouvoir l'aider ? Et pourquoi cette intolérance que créent l'habitude, les manies, cette impatience nerveuse qui rend injuste, mauvais, comme à plaisir ? Où avait disparu le grand éblouissement des premiers jours, leur fièvre, l'attente passionnée, et la joie qui transfigure, illumine le visage d'un éclat intérieur impossible à cacher ? Les yeux fixés dans le vide, Maggy sentait de plus en plus une impression d'accablement peser sur son cœur, tout comme autrefois, lorsqu'elle se disait : « Quand donc finira ma solitude ?... » et que seule, dans le noir, elle croyait traverser un tunnel interminable, sans issue. Mais alors, même aux plus sombres heures, vivait en elle la certitude que ce cauchemar finirait, un jour, et qu'avec l'amour, sa vraie vie commencerait, enfin. Une vie unique, car son amour ne pouvait être que merveilleux et que personne ne saurait comme elle éviter les écueils, le piège de la monotonie, l'enlisement dans la satiété. Oui, elle avait cru tout cela, et maintenant la première discorde jetait son maléfice et elle se sentait sans armes pour le conjurer.

D'un geste de défi, elle releva la tête et commença à enfiler ses gants. De magnifiques gants assortis au sac d'antilope. Le dernier cadeau de Lucien. « Est-ce que j'ai bien choisi ? Vraiment ça te plaît ? » Mais quel objet, même absurde, inutile, n'aurait elle pas trouvé splendide du moment que c'était « lui » qui l'avait choisi pour elle ?

L'auto roulait sur une route libre, débarrassée de tout trafic, traversant en droite ligne la campagne, des champs de maïs ou des espaces nus, dépouillés de toute culture. Parfois, un chien hurlait au passage, ou bien, rapides comme deux éclairs verts, le regard d'une gerboise trouait l'obscurité. Par la vitre baissée entrait l'odeur végétale de la terre sous la nuit. Des canaux coupant les champs montait le cri incessant d'insectes obscurs, comme un cri de grillons. Mais ce n'étaient pas des grillons. Certainement, Lucien devait savoir leur nom. A l'approche de l'auto, des ombres se rangeaient, dociles, de côté. C'étaient quelques cultivateurs regagnant leur village, ou bien un gardien, un long bâton à la main. Et à l'infini, la campagne plate, illimitée, étendait la grande paix vivante qui ne connait pas la fièvre du jour.



...Soudain, au bord du chemin, un homme fit de la main un geste d'appel.

Soudain, au bord du chemin, un homme se retourna vers la voiture et fit de la main un geste d'appel. Les phares bleus éclairèrent de loin un uniforme khaki.

— Encore un soldat qui fait de l'auto-stop, dit Lucien avec agacement.

— Bah ! Prends-le. Le camp n'est pas loin. Et nous allons passer juste devant.

— Si tu y tiens.

Il freina et, arrivé à la hauteur du passant, il mit la tête hors de la portière. Le militaire se rapprocha, hésita un instant, puis, très vite :

— Pourriez-vous me conduire jusqu'au camp ?

— Montez. C'est sur notre chemin.

Maggy se pencha pour ouvrir la portière arrière. Le soldat y monta d'un bond, s'assit sans oser s'adosser et, tout de suite :

— Je vous suis très reconnaissant. C'est extrêmement gentil de votre part. Je n'ai pas assez d'argent pour payer un taxi et, à la nuit, les autobus ne circulent plus sur cette route. Alors, les soirs de permission, c'est tout un problème pour rentrer, surtout quand on est seul.

Il parlait français avec aisance, malgré un accent étranger difficile à définir.

— Vous n'êtes pas Anglais ?

— Non, Polonais. Notre camp est très loin de la ville, mais nous n'en avons plus pour longtemps.

Visiblement, il ne souhaitait que parler, comme un solitaire soudain tiré de l'ombre et ramené vers un foyer humain. Il continua :

— Un beau pays que le vôtre. On a toujours de la peine à quitter ce qu'on vient de connaître. Au début, je disais : comme c'est plat et quel soleil ! Maintenant, j'ai du regret de m'en aller. Nous allons bientôt partir.

— Pour le front ?

— Oui, c'est ma dernière permission. Mais il faut bien en finir, n'est-ce pas ? Puis-je vous offrir une cigarette ? Une anglaise ? Je crois qu'il n'y en a pas en ville. La N.A.A.F.I. est une providence.

Il tendit une boîte ouverte. Puis le déclic d'un briquet allumé d'un coup de pouce. A la lueur de la flamme, Maggy jeta un coup d'œil vers le visage penché. Le regard bleu était direct, d'une jeunesse ingénue, presque enfantine et qui appelait la confiance à force de droiture.

« C'est étrange, pensa Maggy, une brusque rencontre dans la nuit, et parce que nous avons eu un simple geste d'humanité, voici un inconnu prêt à se raconter avant de redisparaître dans le noir. » La cigarette était bonne et fraîche et fumer ensemble crée un bref sentiment de partage, une illusion d'accueil.

— Que faisiez-vous dans le civil ? demanda Lucien.

— Je terminais ma troisième année de médecine, et surtout j'espérais me marier avec une étudiante. Il y avait deux ans que nous nous attendions en faisant des projets. Et puis la guerre. Et voilà. Je n'ai jamais eu de nouvelles des miens. Ils sont tous morts, probablement. Mais ce qu'il y a de terrible, c'est que le chagrin n'empêche pas un sentiment de révolte. Pourquoi ai-je écouté les conseils raisonnables ? J'aurais dû me marier, sans attendre. J'aurais eu au moins quelques mois de bonheur. Ces mois-là, pourquoi ai-je permis de me les laisser voler ? Les gens disposent de l'avenir comme s'il leur appartenait.

Il eut un rire amer qui s'arrêta brusquement. Puis, continant sa pensée :

« C'est plus facile que de croire au présent, la seule chose dont nous soyons sûrs. La guerre m'aura toujours appris cette vérité, mais de la pire des façons. »

Sans tourner la tête, les yeux fixés sur la route uniforme, Lucien lança :

— C'est difficile de vivre dans le présent, de l'accepter et d'y trouver son bonheur...

— Difficile ? Pour moi, mais pas pour vous deux. Je dois vous paraître un peu fou. Peut-être est-ce le départ, demain, pour le front et l'impression que cette fois ce sera sérieux, mais ce soir je n'ai cessé de ruminer ces idées et voici tout d'un coup que le hasard me permet de parler. Et c'est tellement extraordinaire de rencontrer des gens qui ont la patience de vous écouter... Depuis la guerre, je ne me suis jamais assis à une table de famille, je n'ai jamais dormi dans un vrai lit, puisque je n'ai pas été blessé. Alors, vous comprenez, je ne puis rien imaginer de plus fantastique que le bonheur de vivre dans sa maison, avec une femme auprès de soi. Si un jour cette part m'est donnée, je ne permettrai pas aux petits ennuis de me voler une seule minute... Je crois que le camp n'est pas loin. Monsieur, si vous voulez bien ralentir... C'est par ici, sur la droite. Oui, nous y voilà. C'est bien ça.

Dans l'obscurité, les yeux devinaient les toits en pente d'un campement, des hangars dans un grand espace enclos de barbelés. Lucien s'arrêta. Le Polonais ouvrit la porte et descendit comme il était monté, d'un bond souple. Puis, s'avançant vers la vitre baissée :

— Je vous remercie beaucoup, vous avez été bons de m'écouter. Gardez votre présent et que Dieu garde votre bonheur.

Claquant des talons, il salua, la main au képi. Son visage d'enfant souriait à cette chose miraculeuse, un jeune couple que la guerre n'a pas séparé. Deux voix unies dans un même élan répondirent :

— Au revoir et bonne chance !

L'auto repartit. Au bout d'un moment, Lucien dit d'un ton dégagé :

— Pauvre type ! J'avais cru d'abord qu'il avait bu... Mais à la fin, on sentait bien qu'il était sincère et que simplement il avait besoin de parler.

Maggy ne dit rien. Elle posa sa main sur l'épaule amie. La main de Lucien vint l'y rejoindre.

JEANNE ARCACHE

WAR PICTORIAL NEWS

Depuis plus de deux ans, le public d'Egypte et du Moyen-Orient a vu naître une organisation qui, malgré le peu de publicité dont elle est entourée, a acquis les suffrages des milliers de spectateurs : le « War Pictorial News » qui vient de présenter au public sa centième édition.

Le « War Pictorial News », tel qu'il nous est présenté, constitue l'effort d'une multitude de techniciens dont le spectateur ignore totalement l'existence. Quand on assiste paisiblement aux scènes les plus dramatiques, on est peu enclin à se rappeler que, depuis leur enregistrement sur la pellicule jusqu'à leur projection sur l'écran, ces quelques centaines de mètres ont une histoire.

La collaboration entre le cameraman, les départements techniques des studios et les commentateurs est un des avantages du « War Pictorial News ».

Le « War Pictorial News » prend naissance au moment où les boîtes de pellicules, encore recouvertes du sable du désert, arrivent du front ou d'ailleurs. Leur contenu est encore inconnu, et c'est à la chambre du développement que le film est envoyé. A la fin de cette opération, le négatif est examiné par le directeur de la production qui peut déjà se former une idée de la structure du prochain « War Pictorial ». La décision n'est prise, toutefois, que lorsque le positif même est imprimé et soumis aux personnes responsables. Le film est jusque-là encore dans son état brut, si l'on peut dire. Le travail de l'éditeur commence à ce moment.

Il ne lui suffit pas d'approuver, sans autre forme de procès, ce que l'œil perspicace du cameraman a pu trouver d'intéressant, car souvent celui-ci ne peut juger de ce qu'il doit et de ce qu'il ne doit pas photographier. Ce qui pourrait lui paraître inoffensif sera parfois une aubaine pour l'ennemi. Toute information secrète, tout engin dont l'existence est jalousement gardée ne doit pas figurer dans la copie qui est distribuée au public.

Aussi, c'est avec une attention particulière que M. Martin et un jeune technicien égyptien choisissent les passages les plus intéressants des derniers paquets de films reçus. Quand le choix est terminé, le montage de la scène ou des scènes est entamé.

Lorsqu'on projette le film tel qu'il a été découpé et conçu, deux personnes suivent très attentivement le spectacle. La première est le commentateur, l'autre est l'ingénieur du son et de la musique. Le commentateur ne suit pas seulement le vol des avions ou le tir de l'artillerie, il doit étudier la longueur du métrage de chaque scène et rédiger un commentaire qui puisse s'adapter aux deux. L'ingénieur du son doit trouver pour chaque scène le son ou la musique appropriée.

Les cartes et les schémas ainsi que le titrage sont l'œuvre des dessinateurs égyptiens des studios.

Lorsque le speaker a fini d'écrire son commentaire, le découpeur avec l'ingénieur du son préparent la musique et les différents bruits qui doivent synchroniser la scène. On procède alors séparément à ces deux enregistrements, chacun sur une pellicule différente. Ceci est fait pendant que le film est projeté dans la salle de synchronisation ; l'ingénieur de son assis au contrôle manie les clefs pour donner la tonalité voulue.

Finalement, la photo, le son et la musique sont combinés en une seule pellicule : celle qui est distribuée au public.

Le montage du « War Pictorial News » n'est pas seulement une question de développement et d'impression d'un film auquel on doit adapter un commentaire et une musique appropriés. C'est surtout une question de psychologie où le producteur, sans se laisser dérouter par la déformation professionnelle, doit connaître ce qui peut intéresser le public non seulement d'Egypte ou du Moyen-Orient, mais du monde entier.

En effet, le « War Pictorial News » est projeté devant les spectateurs des cinq continents. Du nombre considérable de copies que l'on imprime en Egypte, certaines vont en Angleterre, d'autres en Extrême-Orient, et d'autres en Amérique.

Certaines de ces copies sont envoyées avec leur commentaire. Le « War Pictorial News » est présenté en neuf langues. Nous pouvons ainsi entendre les bombes de la Royal Air Force éclater, accompagnées d'un commentaire en amharique, ou même assister à une bataille de chars expliquée en chinois, ou encore admirer un défilé interminable de prisonniers italiens qui nous sourient pendant que le speaker parle dans leur propre langue du sort qui attend leurs compatriotes dans le royaume du Duce. Les Maltais, eux, se sentiront très fiers d'entendre louer en maltais le courage avec lequel ils ont su affronter les attaques répétées de l'aviation axiste contre leur petite île. Les Turcs et les Iraniens entendront eux aussi dans leurs langues les commentaires des actualités.

Les sources d'informations dont dispose M. Martin ne se limitent pas au désert occidental, à la Libye ou au reste du Moyen-Orient dont ses bureaux sont le centre actif. Il reçoit d'intéressantes pellicules de plusieurs autres organisations.

Chaque bureau d'informations des différents centres militaires compte un groupe de cameramen, chargés d'enregistrer les exploits de leurs unités. L'Army Film Unit, la Royal Air Force Film Unit, l'Indian Film Unit, le New-Zealand Film Unit, etc., et les représentants des compagnies d'actualités britanniques et américaines mettent leur matériel à la disposition de M. Martin. Les pellicules sont enregistrées dans une « bibliothèque » jusqu'au moment de leur utilisation.



M. Martin (au centre) et deux jeunes techniciens égyptiens choisissent les passages intéressants des derniers paquets de films reçus.

Ces hommes nous donnent
LES PLUS BELLES PHOTOS DU DESERT

Des hommes, armés non point de fusils ou de mitrailleuses, mais d'appareils photographiques et de caméras, risquent tous les jours leurs vies pour nous procurer des photos ou des vues saisissantes de la bataille du désert. Les équipes de la A.F.P.U. partagent la vie des soldats et connaissent les mêmes vicissitudes et les mêmes dangers que les troupes combattantes. Voici un reportage photographique sur la vie que mènent dans le désert les membres de l'une de ces équipes, qui s'est baptisée elle-même « Chef's Circus » et qui se compose de quatre photographes et d'un chauffeur. Ils sont parmi les auteurs anonymes du « War Pictorial News ».



Un membre du « Chef's Circus » dans les ruines de Sidi-Barrani avant que les troupes de Rommel ne fussent délogées de la ville par la Huitième Armée.



Les reporters se préparent à passer la nuit le moins incommodément possible autour de leur voiture. Cela n'est pas dire qu'ils jouissent de tout le confort...



Pas de fourneau électrique pour préparer le breakfast, mais celui-ci sera tout de même succulent et les copains apprécieront l'art culinaire de leur camarade.



Les reporters s'occupent eux-mêmes de leur popote. Un sergent hume avec délices l'arome qui se dégage d'un plat auquel il fera grand honneur avec ses amis.



A l'intérieur d'une maison abandonnée par les troupes italiennes, les membres du « Chef's Circus » se préparent à passer une nuit plus confortable que d'habitude.



La toilette du matin n'est pas une mince besogne, et puisqu'il y a de l'eau à profusion aujourd'hui, les photographes se refont une beauté au début de la journée.



Le somme est doux au soleil du désert, après avoir dégusté un repas succulent préparé par soi-même. Mais attention aux brulûres qui en seront la conséquence !



Il faut malgré tout donner de ses nouvelles à ses parents lointains. On se débarrasse des vêtements qui vous gênent par les chaleurs et on écrit hâtivement.

Soigner VOS MAINS

Les mains des femmes ne sont des bijoux qu'à la condition d'être délicatement soignées, savamment entretenues.

Si je dis ici « soignées » et « entretenues », c'est à dessein, car ce sont des soins extrêmement nombreux et subtils qu'elles réclament. S'il s'agissait seulement de mettre du vernis sur les ongles, j'aurais parlé de mains « maquillées ». « Mains soignées », c'est bien autre chose.

Une main, pour être belle, doit réunir de nombreuses conditions. Je ne parle pas de sa forme, là nous ne pouvons rien. Ce que Dame Nature nous a donné, il faut l'accepter. Toutefois, des remèdes existent pour certaines imperfections. Une main un peu trop grasse peut devenir maigre tout comme le reste du corps, des doigts noueux peuvent voir leur nodosité diminuer, des mains trop raides et sans grâce peuvent obtenir de la souplesse et de l'expression.

Pour cela, il y a la culture physique des mains et le massage.

Parmi les autres conditions, il y a la question de l'épiderme, parfois trop rugueux, trop sec, d'autres fois trop moite, puis celle des ongles, parfois striés, ou cassants ou ternes, ensuite celle des envies, du bourrelet entourant la base de l'ongle, et enfin la question des lunules qui doivent être visibles le plus possible, etc...

Quelques soins journaliers vous permettront d'avoir vraiment les mains que vous souhaitez et de les conserver jeunes et intactes fort longtemps.

GYMNASTIQUE DES MAINS

Soir et matin, faites dix fois de suite chacun des exercices suivants :

1° Sur une table à votre hauteur, étendez les avant-bras, poings fermés. Allongez rapidement et bien à fond le même doigt des deux mains, les uns après les autres, et repliez-les aussitôt.

2° Les coudes appuyés sur une table, toujours à votre hauteur, c'est-à-dire la table sur laquelle vous avez l'habitude de travailler ou de prendre vos repas. Elevez verticalement les avant-bras, poings fermés, ouvrez les poings en allongeant les doigts le plus possible.

3° Même position du début, la main en extension de l'avant-bras. Fléchissez-la le plus possible, tantôt en avant, tantôt en arrière, en ne remuant strictement que le poignet.

4° A l'aide d'une de vos mains, étirez successivement tous les doigts de votre autre main.

LAVAGE DES MAINS

Préférez toujours l'eau tiède à l'eau chaude. Rincez à l'eau fraîche. Les mains doivent être parfaitement essuyées.

Si votre épiderme est particulièrement sec et rugueux, ajoutez à l'eau de lavage une petite cuillerée de bicarbonate ou de borate de soude.

Si, à la suite de certains travaux ménagers, vos mains étaient particulièrement sales, évitez d'employer des caustiques pour leur nettoyage. Le meilleur moyen est de bien les masser, tout d'abord avec un corps gras pur, vaseline ou glycérine, ensuite de savonner les mains et de les rincer à l'eau tiède. Terminez en trempant le bout de vos doigts dans une moitié de citron, et frottez vos mains l'une contre l'autre avec le reste du jus, rincez et essuyez.

Après chaque lavage, enduisez vos mains d'une crème spéciale ou d'une gelée. Pratiquez un massage assez long de la main et des doigts.

TRANSPIRATION DES MAINS

Prenez des bains de mains avec de l'eau dans laquelle vous aurez ajouté une solution astringente à base d'alun ou d'alcool ou encore frictionnez-les avec la solution suivante : tanin : 0 gr. 50 ; eau de verveine : 150 gr. ; eau de Cologne : 150 gr. Poudrez ensuite avec : poudre de riz fine : 90 gr. ; acide borique finement pulvérisé : 10 gr.

CONTRE LES MAINS ROUGES

Prenez des bains de mains très chaudes à l'eau de romarin ou de feuilles de noyer et faites des onctions avec des crèmes spéciales à base d'hamamélis.



Un short ravissant porté par Michèle Morgan, la délicieuse étoile, magnifique incarnation du printemps.

POUR L'ENTRETIEN DES CUIRS

Rien n'est plus beau qu'un cuir bien traité. Pour le garder propre et net, il suffit d'un peu de soin et de quelques recettes que voici.

Je vous recommande d'observer, avant tout, trois règles générales :

1° Aucune crème, aucun cirage d'entretien ne doivent être appliqués sur un cuir taché ou sali. Il faut d'abord enlever les taches, puis nettoyer complètement le cuir.

2° Les taches s'enlèvent avec une éponge douce ou un tampon de toile fine. Pour polir, prenez une flanelle ou un chiffon de laine.

3° Evitez l'humidité et la chaleur pour le cuir ; ce sont ses deux principaux fléaux.

Pour reconnaître la qualité d'un cuir sur échantillon, il faut plonger ce dernier dans du vinaigre : un cuir de qualité inférieure se gonflera et s'altérera. D'autre part, pour adoucir le cuir, sac à main, ceinture, etc., il faut faire dissoudre dans une casserole une partie de cire minérale pour quatre parties d'huile de foie de morue ordinaire, et bien mélanger. Vous pouvez colorer au besoin ce mélange avec une teinture d'aniline pour corps gras.

CUIRS BLANCS

Il faut laver à l'eau de son, sécher complètement, puis appliquer la bouillie suivante que vous laisserez sécher sur le cuir : moitié blanc d'Espagne en poudre, moitié terre simple ramassée de préférence dans un endroit bien sec. La pâte ayant durci, secouez et frottez avec une flanelle.

CUIRS CLAIRS

Employez, pour nettoyer les cuirs naturels de teinte claire, une mousse de blanc d'œuf battu en neige. Frottez vigoureusement et rapidement avec un tampon de flanelle. Séchez avec une autre flanelle bien propre.

CUIRS FONCÉS

Vous enlèverez les taches sucrées à l'eau savonneuse tiède, les taches grasses au moyen d'essence de térébenthine. Nettoyez ensuite la surface entière du cuir avec de l'eau savonneuse, additionnée de quelques gouttes d'alcali. Quand il est sec, donnez-lui du brillant en frottant avec le jus d'un citron.

SACS USAGÉS

Pour rendre un aspect de neuf aux sacs longtemps portés, il faut, quand le cuir est bien nettoyé, l'enduire de la pommade suivante : 60 gr. de cire fondue dans 100 grammes de vaseline pure, loin d'un foyer allumé, ajoutez 30 gr. de vernis de la teinte du sac (vernis pour meubles) et enfin 40 gr. d'essence de térébenthine. Remuez jusqu'à refroidissement.

PEAU DE PORC

En principe, la peau de porc n'a presque pas besoin d'entretien. Si vous voulez enlever les taches superficielles, servez-vous d'une gomme à crayon. Pour les taches rebelles à la gomme, passez dessus une éponge mouillée que vous aurez légèrement frottée sur un morceau de savon. Passez à plusieurs reprises sur les endroits atteints et séchez en frottant doucement.

DES INGRÉDIENTS SIMPLES

Souvenez-vous que des produits simples : essence de térébenthine, le jus de citron, la glycérine, l'oignon coupé en deux, sont d'excellents produits d'entretien qui conviennent à tous les cuirs. Quant aux cuirs vernis noirs, plus délicats, ils se trouvent bien d'un traitement à l'oignon coupé, à la mousse de blanc d'œuf, à la bière aigrie, à l'huile de cuisine, etc. Evitez, pour les vernis, l'essence de térébenthine et le beurre qui ternissent. La peau de serpent — ainsi que la peau de lézard — craint surtout la chaleur : frottez-les avec de l'huile de ricin.

SAVOIR-VIVRE

LA CORRESPONDANCE

Toute lettre polie mérite une réponse.

Cette réponse doit être adressée immédiatement. Si elle nécessite une recherche de renseignement, s'il vous faut prendre une décision exigeant quelque réflexion, du moins accusez réception de cette lettre, en annonçant votre réponse détaillée par prochain courrier.

La machine à écrire doit être réservée pour la correspondance strictement commerciale. En aucun cas, une lettre d'amitié ou de pure courtoisie ne peut être écrite autrement qu'à la main.

Une politesse que trop de gens négligent sous le fallacieux prétexte de conserver à leur écriture toute sa personnalité est d'écrire lisiblement.

Il faut toujours répondre à une invitation vous conviant à un bal, à un dîner, à un cocktail, même si vous n'avez pas l'intention de vous y rendre. Le silence n'est pas une réponse ni un refus. Votre lettre, en cas de non acceptation, comprendra vos excuses, vos remerciements et vos regrets.

Les lettres sont indispensables en de nombreuses circonstances : naissances, mariages, deuils, distinctions honorifiques, etc. Tout faire-part nécessite une lettre en retour.

Lorsque vous avez séjourné quelques jours chez des amis, soit à la ville, soit à la campagne, vous leur devez une lettre de remerciements dans les huit jours suivant votre départ.

VISITE A UN MALADE

On ne doit jamais rendre visite à un malade à l'improviste. Il faut faire annoncer sa venue suffisamment à l'avance pour qu'on puisse faire savoir si celle-ci est opportune ou non.

On ne fume jamais près d'un malade. On évite le bruit au maximum. Parlez sur un timbre modéré, égal, sans éclat. N'affichez pas de nervosité, surtout si vous savez que le malade est impressionnable et nerveux.

Si vous apportez des fleurs, que celles-ci soient décoratives mais non odorantes.

S'il y a d'autres personnes autour du malade, ne papotez pas de mille choses en oubliant l'heure. Vous ne devrez jamais rester plus de quinze minutes, même si la personne que vous venez voir est votre ami intime.

Lettre à ma Cousine

Ma chère cousine,

Mais oui, je dois vous l'avouer, maintenant que je n'ai plus rien à cacher, puisque mon secret est devenu secret de polichinelle et que l'on sait qu'Antoine Toma et Serge Forzannes ne sont qu'une seule et même personne : j'ai écrit un roman.

Oui, ma cousine, un roman, un simple roman d'amour qui est bien une gageure dans ces temps où seuls comptent les communiqués de guerre et les reportages sensationnels sur les front de combat. N'étant ni stratège ni soldat, n'étant qu'un écrivain dont l'imagination se perd parfois en des rêveries vagabondes, je me suis mis, à mes moments perdus, à rédiger une histoire sentimentale se passant en partie au Liban et en partie au Caire. Elle est très simple, cette histoire, et n'a aucune autre prétention que celle d'intéresser le lecteur à une aventure amoureuse qui, peut-être, vous touchera par sa sincérité. J'ai voulu y décrire aussi la vie telle qu'elle se passe en Orient, dans un Orient qui s'identifie avec l'Occident et où la société et les mœurs sont presque en tous points semblables à celles de l'autre côté de la Méditerranée.

Le livre s'intitulera « La faute de Soad Gabran » et paraîtra sans doute au début de la saison d'été.

Voilà, ma cousine. Vous voyez que je ne fais aucun mystère de la chose, et je compte sur votre indulgence et sur celle de mes lecteurs pour ne pas considérer avec trop de sévérité une œuvre dont je ne puis juger moi-même de la valeur, ne pouvant être à la fois juge et partie.

L'histoire de Soad Gabran est celle de bien des femmes, et, si sa faute est grave, n'est-elle pas celle de beaucoup d'entre vous qui, n'ayant pas trouvé leur bonheur dans le foyer conjugal, l'ont recherché ailleurs ? Une coïncidence, une simple rencontre changent parfois bien des destinées, et peut-être Soad serait-elle demeurée une femme vertueuse si les hasards de la vie ne l'avaient mise en présence de Roger Serrani...

Soyez donc indulgente, ma cousine, envers elle et envers moi, et croyez à mon affection la plus profonde.

Votre cousin

SERGE FORZANNES

Conseils à mes nièces...

Nièce « Eddy, Guidy, Michey »

Il existe des spécialistes qui pourraient vous guérir en enlevant complètement les cicatrices en question. Mais, pour cela, il vous faudrait venir au Caire. Le pouvez-vous ? Si oui, envoyez-moi vos nom, timbres et adresse.

Nièce « Ma toile cirée est perdue »

Mais non, chère amie, ne vous désolez pas pour si peu. Votre toile cirée sera remise en état si vous la lavez avec de l'eau tiède dans laquelle vous aurez ajouté quelques gouttes de véritable eau de Javel. Si la tache persiste, recommencez l'expérience jusqu'à ce qu'elle disparaisse complètement.

Nièce « Comment faire ? »

Je ne vous conseille pas de faire divorcer cet homme pour l'épouser. J'ai toujours constaté que ce genre d'union — basée sur les ruines d'une autre — ne donne pas de bons résultats. Pourquoi, au lieu d'aller au-devant d'un tas de déceptions, ne quittez-vous pas cet homme tout de suite ? Plus tard, la chose serait impossible, car vous vous attacheriez trop à lui...

Nièce « Paulette »

J'ai lu et relu votre lettre sans la comprendre. Vous aimez cet officier, il vous aime aussi. Vos familles sont d'accord pour votre mariage et vous hésitez ? On vous a dit que les maris étaient tous malhonnêtes et qu'ils trompaient leurs épouses ? Qui vous prouve que votre fiancé appartient à cette catégorie d'hommes ? Vous me dites vous-même qu'il est sérieux et croyant.

Nièce « Soucieuse de sa beauté »

Pour combattre la séborrhée ainsi que la chute de vos cheveux, faites ceci : allez chez un coiffeur et dites-lui de brûler les pointes fourchues de votre chevelure. Ceci fait, frictionnez-vous trois fois par semaine avec la lotion suivante : ammoniaque : 8 grammes ; essence de térébenthine : 25 gr. ; alcool camphré : 200 gr.

Nièce « Vincenzina »

Oui, vous pouvez nettoyer vos cheveux avec l'éther de pétrole, mais l'usage fréquent de ce produit dessèche le cuir chevelu. Ne l'employez donc que rarement et dans des cas extrêmes.

Nièce « Tout pour mon teint »

Voici un excellent cold-cream que n'importe quel pharmacien pourra vous confectionner : blanc de baleine : 30 gr. ; cire blanche : 15 gr. ; huile d'amandes : 105 gr. ; eau de rose : 30 gr. ; teinture de benjoin : 7 gr. 50 ; huile de rose : 5 gouttes. Gardez ce produit dans un endroit bien frais ou dans une glacière.

Nièce « Benedicta »

Trempez le bout de ce vêtement dans du lait chaud d'abord et puis dans de l'eau tiède dans laquelle vous aurez versé quelques gouttes de véritable eau de Javel. Rincez dans une autre eau, savonneuse celle-ci, puis faites sécher à l'abri du soleil.

Nièce « Perdue »

Pour cette tache sur votre robe, voyez ma réponse à « Benedicta ». Oui, vous pouvez laver votre blouse jaunie dans de l'eau tiède à laquelle vous aurez ajouté quelques gouttes d'eau de Javel. Ce système est infaillible et donne d'excellents résultats.

Nièce « Fleur de Byzance »

Vous êtes libre de disposer de votre vie comme bon vous semble. Cependant, si j'étais vous, je ne me lierais pas ainsi à un homme marié avec lequel je n'aurais jamais aucune chance de vraie vie familiale. Pourquoi ne quitteriez-vous pas votre ami, puisque vous avez une occasion de rentrer dans votre pays ? Croyez-moi, même si cette séparation vous sera cruelle au début, votre peine s'atténuera peu à peu et vous vous sentirez libérée de cette emprise qui vous humilie et vous fait tant souffrir aujourd'hui.

TANTE ANNE-MARIE



VEDETTES LANCE-TORPILLES

En action avec les «navires moustiques»

Le commandant W.D. Ryan, de la marine des Etats-Unis, a vécu pendant quelque temps avec les équipages d'une flottille de vedettes lance-torpilles britanniques. Grâce à lui, nous pouvons connaître les exploits qu'accomplissent tous les jours les équipages de ces unités minuscules dans les eaux tourmentées de la Manche et de la mer du Nord.

Un port, quelque part sur la côte est de l'Angleterre. Nous sommes dans un ancien estaminet, près des docks, pris en location par la Navy pour la durée de la guerre.

Nous venons de dîner, et les conversations joyeuses se croisent à travers la salle enfumée. Je regarde ces hommes autour de moi : des enfants, dont la plupart n'ont pas plus de vingt et un ou vingt-deux ans. Les galons sont en rapport avec l'âge : sous-lieutenants, lieutenants et un ou deux « commanders » tout au plus. Nombreux parmi eux sont les volontaires de la réserve : des gars qui, il y a quelques mois encore, étaient étudiants, ingénieurs frais émoulus de l'université ou bien remisiers à la Bourse. De vrais gosses qui jouent aux marins.

Bon Dieu ! La marine britannique est-elle en décadence ? C'est ce que nous verrons ce soir, tous les soirs pendant les jours qui viendront.

●

Nous voici sur le quai : nous attendons l'ordre de démarrer : la flottille de M.T.B. (vedettes lance-torpilles) est amarrée, se balançant doucement sous l'impulsion du ressac. Six unités en tout. Les hommes ont revêtu de lourdes capotes en toile cirée.

La nuit est noire. Tant mieux ! Car ce soir nous devons aller poser quelques mines à moins d'un demi-mille de distance de la côte ennemie. Un ordre sec arrive du haut de la jetée : « En route ! » L'une après l'autre, les vedettes manœuvrent au milieu des rugissements des moteurs.

Je regarde le capitaine de bord. Comme il a changé soudain ! De sa voix s'élèvent des sons métalliques. Les hommes obéissent : « Arrêtez moteur de tribord ! Moteur de bâbord en avant ! Synchronisez. Bien. Moteur du centre démarrez ! En avant ! »

Nous avons quitté le port. La mer est assez calme, et nous glissons à 21 nœuds. Adieu, port, protection, amis, côte familière ! Désormais nous sommes seuls, filant droit vers l'ennemi.

Maintenant les lames sont assez grosses, et notre coquille de noix est secouée vigoureusement. La corde qui la relie aux mines que nous remorquons se tend dangereusement. Mais le capitaine ne semble pas s'en préoccuper.

Soudain, j'aperçois des lueurs à brève distance. L'ennemi ! Déjà ! Le capitaine annonce : « Canal allemand de convoi. Nous approchons. » Les hommes s'agitent. A l'arrière, deux hommes surveillent les mines.

Nous avançons dans un fracas de moteur. Bon Dieu ! nous allons réveiller toute la côte... Sans doute ils nous attendent et nous réservent une chaleureuse réception. Le ciel soit béni ! Les unités devant nous ralentissent. Le capitaine ordonne : « Coupez moteurs latéraux ». Nous naviguons maintenant presque silencieusement, au moyen du moteur central.

Le navigateur est plongé dans une série de calculs. Finalement, il annonce : « Nous y sommes, Sir ». Une petite erreur, et nous percutions dans les mines qui ont été posées hier. Quelle pensée agréable ! Soudain, le navigateur, après avoir crié quelques mots à l'oreille du capitaine, me confie : « Je viens de recevoir un message de deux de nos canonnières à moteurs. Ils attaquent deux patrouilleurs ennemis. »

Presque immédiatement nous voyons, à tribord, une gerbe de balles traçantes qui s'épanouit à l'horizon. Nous n'entendons aucune détonation. Mais nous apercevons les rafales successives qui rayent l'air par trois fois. La voix calme du capitaine rompt l'hébétement dans lequel je me trouve plongé : « La côte ». En effet, une ligne sombre se découpe dans le noir, devant nous. Je pense aux patrouilleurs ennemis qui n'ont peut-être pas été détruits et qui peuvent nous tomber sur le dos d'un moment à l'autre.

Une petite lumière bleue sur le navire de tête : « Commencez à poser », ordonne le capitaine. En guise de réponse, une fusée monte rapide dans le ciel. Une autre, une troisième. Nous sommes brutalement noyés dans une clarté aveuglante. Et voici mon baptême du feu. Voici les serpentins de balles traçantes inaugurant le carnaval de mort. Elles semblent toutes vouloir se diriger sur moi. J'entends l'éclatement d'un shrapnel, au-dessus de ma tête, et le sinistre miaulement des balles. Je pense aux mines que nous sommes venus poser. Si un projectile en frappe une, c'en est fait de nous.

L'âcre odeur de la poudre nous fait tousser. Finalement, une voix annonce : « Dernière mine posée, Sir ! » Dieu soit loué ! Vrombissante, la vedette s'éloigne rapidement à travers la sinistre orgie de lumières.

J'ai visité la vedette cet après-midi : trouée comme une écumoire. Je commençai à compter treize gros trous. Je ne suis pas allé plus loin.

Ce soir, au mess, deux chaises vides évoquent les deux hommes qui ont été blessés. Je demande de leurs nouvelles :

— Passez le beurre, s'il vous plaît, me répond-on.

J'appris plus tard qu'il ne fallait jamais parler des morts et des blessés. Cela est mauvais pour le moral.

J'ai commencé ainsi à comprendre ces gars.

Et ainsi, pendant un mois, j'ai partagé la vie aventureuse de ces êtres étranges, frêles jeunes gens à terre et lions rugissants sur mer.

●

Voici l'histoire de Larry, qui par la suite a été tué en action. Il commandait une minuscule vedette. L'unité était moins rapide que les autres, et souvent, lorsque la flottille était en chasse, elle restait en arrière.

Une nuit, cinq vedettes, dont celle de Larry, étaient de patrouille. Un message arriva : un cargo avait aperçu des vedettes lance-torpilles ennemies. Il fallait les retrouver et les attaquer. La flottille s'éparpilla dans toutes les directions, à la recherche de l'ennemi. Mais bientôt, Larry s'aperçut qu'il avait perdu tout contact avec la flottille. Il se tint le raisonnement suivant : « Les vedettes ennemies doivent tôt ou tard rentrer à leur base. Je m'en irai tranquillement les attendre à la base A. »

Larry fait mettre le cap sur la base A. Lorsque l'unité glisse silencieusement à quelques centaines de mètres de la côte ennemie, l'aube commence à blanchir le ciel à l'est. Il serait dangereux de s'attarder dans ces parages à la lueur du jour.

Quelques minutes plus tard, un bourdonnement se fait entendre. Des avions ? Non, la flottille ennemie qui rentre. Et Larry ordonne : « En avant ! » Son canot file à la rencontre de l'ennemi. Naviguant parallèlement et en sens inverse, au bout de quelques secondes, l'unité de Larry se trouve à quelque cinq cents mètres par tribord de la vedette de tête de la flottille allemande. Maintenant, il s'agit de travailler vite. Concentrant son feu sur une seule cible, Larry la martèle, sans pitié, de toutes ses pièces pendant quelques minutes. Surpris, les adversaires ouvrent le feu à leur tour, mais ils n'ont pas compris ce qui se passe. Les batteries de terre sont toujours silencieuses.

La cible de Larry ralentit et puis s'arrête. Les autres s'éloignent, maintenus en respect par le tir de la vedette britannique. Alors, les canons de la côte commencent à tonner. Mais le tir est mal dirigé, et lorsque les artilleurs voient leurs propres vedettes rentrer au port, ils suspendent le feu.

A la lueur des fusées, Larry s'approche de la vedette endommagée pour constater les résultats de son tir. Les quelques survivants sautent à l'eau lorsqu'ils voient les Anglais arriver. Mais la mer est glacée et ils préfèrent se rendre. Dans le cadre, cinq cadavres, affalés sous une table sur laquelle est servi un petit déjeuner complet. Blessés et prisonniers sont transférés sur la vedette anglaise et soigneusement enfermés.

N'importe qui se serait contenté d'avoir détruit une unité ennemie et d'avoir fait des prisonniers. N'importe qui, sauf Larry. Son ambition est maintenant de remorquer la vedette allemande jusqu'en Angleterre. Cependant, il doit renoncer à l'entreprise, car la vedette est sur le point d'aller par le fond. Rapidement, il se saisit du livre de bord, du code à signaux et de tous autres documents utiles qu'il trouve à bord de l'unité ennemie ; ensuite, il fait placer une bombe, confectionnée avec les explosifs d'une charge de profondeur, dans la salle des machines.

Tous les hommes rembarquent sur la vedette de Larry qui s'éloigne de toute la force de ses moteurs. Juste à ce moment, les unités ennemies approchent. Elles accostent à leur tour le bateau qui est sur le point de sombrer. Peut-être peut-on le remorquer jusqu'à la côte ? A ce moment, la bombe explose, projetant vers le ciel un amas de débris.

Larry est content. Lorsqu'on vient lui annoncer qu'il est pris en chasse, il sourit, quoique sa vitesse limitée devrait le préoccuper sérieusement. C'est qu'il réserve une petite surprise aux Allemands. Un ordre bref, et une charge de profondeur est lancée. Anxieux, les hommes attendent l'explosion. Une deux, trois, quatre, cinq secondes, longue chacune comme un siècle. Rien ne se produit. Vite, lâchez une seconde charge. Encore cinq siècles : cette fois-ci, une terrible explosion bouleverse la mer, juste à quelques mètres de l'étrave du poursuivant de tête. Blessée à mort, la vedette ennemie se renverse sur un flanc. Les autres viennent à son secours.

Une fois de plus, Larry est rentré à sa base en retard.

Je viens d'entendre un communiqué à la radio : « La nuit dernière, deux de nos vedettes ont attaqué des dragueurs de mines au large de la côte française. Deux unités ennemies ont été coulées et trois autres endommagées. Nous n'avons subi aucune perte. »

Les flottilles « moustiques » de la marine britannique ont encore fait du bon travail...



Une aventure d'un marin de la marine marchande

A BORD D'UN U-BOAT

Un homme au teint hâlé est assis dans les bureaux de la « National Maritime Union ». Il ne porte ni uniforme, ni médailles. C'est un membre de la marine marchande américaine.

Il s'était embarqué à bord d'un cargo pour les Caraïbes et a risqué sa vie au cours de la randonnée.

●

Archie Gibbs, un simple marin de Roscoe, Texas, venait de rouler une cigarette. Tirant quelques bouffées, il commença à parler :

— Notre bateau fut torpillé et, avec une douzaine de compagnons d'infortune, nous voguâmes longtemps avant d'être recueillis à bord d'un navire ami. Hélas ! la fatalité s'acharnait sur nous, car cet autre bateau fut aussi coulé et me revoilà dans l'eau.

« Je me trouvais dans une situation bien périlleuse, comme mes autres compagnons qui se débattaient contre les vagues, et il faisait nuit noire. Seul l'incendie de notre vaisseau illuminait le ciel. Tout d'un coup, je me sentis pris au collet et soulevé par des bras puissants à bord du sous-marin qui avait torpillé notre navire. Avant de me reprendre, je me vis entouré d'officiers et de marins parlant allemand et me regardant avec une expression méchante et furieuse.

« Un moment après, le commandant du submersible s'approcha de moi et, me flanquant le revolver sous le nez, me demanda dans un mauvais anglais :

« — Savez-vous ce qu'est ceci ?

« Il me désignait son arme.

« — Bien sûr, fis-je en sentant un frisson me traverser le corps.

« Il me demanda alors quels étaient les effectifs que transportait mon bateau. Je lui répondis que c'étaient des tanks et des avions. Il n'y avait à bord de mon navire ni avions ni tanks, mais il m'était agréable de l'induire en erreur.

« Entre temps, le submersible plongea, et l'on m'installa près du dépôt des torpilles dont il y avait un grand nombre. De temps en temps, quelqu'un venait me surveiller ou me donner quelque chose à manger. C'était affreux, mais j'avais faim et j'avalais ce que l'on m'offrait en fermant les yeux.

« Un jour, quelqu'un de l'équipage vint vers moi et me parla en anglais. Il me dit avoir longtemps vogué avant-guerre sur des bateaux marchands et être venu souvent à New-York. Il me déclara aussi que plusieurs membres de l'équipage faisaient partie de bateaux marchands et c'était la raison pour laquelle ils ne m'avaient pas mis à mort. Je poussai un soupir de soulagement. Le bonhomme me posa un tas d'autres questions, se renseignant sur les artistes qui jouaient à Broadway. Il ne pouvait croire que les Américains mangeassent tous les jours de la viande et du beurre. Un moment après, un officier vint lui baragouiner quelques mots d'allemand et tous deux s'en allèrent. Je ne l'ai plus revu depuis.

« Je me trouvais à bord du sous-marin depuis quatre jours. Le second jour de mon voyage, le submersible coula encore un autre navire. Le cinquième jour, il monta à la surface et l'on me permit d'aller sur le pont. Tout près de nous, un navire de pêche était amarré. Le capitaine me dit de me rendre à bord de celui-ci, ce que je fis avec plaisir. Aussitôt, le sous-marin plongea. Le bateau m'amena à Curaçao. Là, je me mis en contact avec le consulat américain, et me voilà. »

Gibbs s'arrêta, comme gêné d'avoir parlé trop longtemps.

— Et dire, fit un de ses camarades, qu'il attend le premier signe pour prendre de nouveau le large...

Nos lecteurs écrivent..

Oiseau vert

● *Je pense qu'une différence d'âge de six mois entre le jeune homme et la jeune fille qu'il veut épouser n'est pas un empêchement à une union qui, sous tous les rapports, s'annonce sous les jours les plus favorables. Mariez-vous donc sans hésitation et recevez mes félicitations anticipées.*

Un tourmenté (Beyrouth)

● *Mais non, cher ami, vous n'êtes pas plus bête qu'un autre, mais vous n'avez sans doute pas la bosse des études. Cela est le cas de bien d'autres que vous, qui ont, malgré cela, brillamment réussi dans la vie. En ce qui vous concerne, je ne vous vois donc pas poursuivre des études de médecine qui sont trop longues et trop ardues. Le domaine du commerce ou même celui de l'industrie serait plus dans vos cordes. Courage et bonne chance !*

Gipsy désespérée

● *Mais non, ma chère enfant, ne désespérez pas. Les lettres tardent longtemps aujourd'hui avant d'arriver. Sans doute recevrez-vous bientôt des nouvelles de ce jeune homme et pourrez-vous mettre vos projets d'union à exécution après la guerre. Patientez et continuez à espérer encore.*

Neveu Ulysse

● *Mais si, mais si, la jeune fille croit en vos aveux. Mais elle veut peut-être vous mettre à l'épreuve pour être plus sûre de vos sentiments envers elle. Persistez dans votre attitude et continuez à manifester envers elle le même intérêt. Il faudra bien, tout de même, qu'elle se rende à l'évidence.*

Indécis et inquiet

● *Tout cela à la fois ? C'est beaucoup trop. Mais oui, le mariage de raison est, comme son nom l'indique, parfois plus raisonnable que le mariage d'amour. A vous de décider. Je ne puis prendre aucune responsabilité en pareil cas.*

R. C.

● *Si cette jeune fille vous a aussi carrément tourné le dos, aucun doute n'est permis : elle ne vous aime plus. En l'espace de cinq mois, elle aurait pu trouver le moyen, si vous l'intéressiez encore, d'avoir avec vous une explication. Le mieux serait d'adopter avec elle une attitude d'indifférence totale.*

Sosthène L.

● *Vous avez certainement beaucoup d'esprit et une façon de juger des gens et des choses qui est loin de me déplaire. Bien au contraire, j'aime la critique et les éternels coups d'encensoir que contient habituellement mon courrier ne laissent pas de m'importuner. Mais, cher monsieur, n'oubliez pas que je ne puis, en quelques lignes, résoudre des problèmes parfois fort épineux et qui demandent de ma part une responsabilité grosse de conséquences. Je ne prétends rien trancher et ne fais office que de simple conseiller. Il m'arrive de me tromper aussi, car je suis loin d'être infaillible. J'aurais cependant aimé dans votre lettre un ton moins prétentieux, mais la modestie, si elle n'est pas de mon ressort, n'est pas non plus du vôtre. Sans rancune.*

HORATIUS

UN OUVRIER SUISSE

en Allemagne

Dans un journal allemand libre publié en Argentine, nous recueillons cet article rédigé par un ouvrier suisse qui travailla quelque temps dans une usine d'Allemagne. Le récit de ses expériences et les raisons qui l'engagèrent à quitter précipitamment ce pays jettent une lumière curieuse sur la vie menée aujourd'hui par les travailleurs dans le IIIe Reich.

« Quand j'arrivai à destination, dit-il, je fus conduit directement chez le directeur qui me reçut poliment. Il m'informa qu'on avait décidé de me confier la supervision d'un genre de travail dans lequel je m'étais spécialisé. Le salaire qui me fut offert me sembla raisonnable et je commençai mon travail aussitôt que j'eus trouvé une chambre. Au début, tout alla bien. Je remarquai cependant que j'étais l'objet d'une vive curiosité de la part de mes camarades. Mes vêtements surtout semblaient exercer sur eux une sorte de fascination. « Regarde donc les chaussures qu'il porte ! » était une exclamation que j'entendais partout. Ils semblaient également surpris de l'expression que j'employai pour les saluer. Je leur disais naturellement « Salut » à la manière suisse. Ils me répondaient par le traditionnel « Heil Hitler », mais je remarquai qu'après un jour ou deux, la plupart renoncèrent à employer ce terme et retournèrent à l'ancienne expression allemande « Gruss Gott ».

« Je m'attendais bien, comme étranger nouvellement installé dans un pays en guerre, à être pendant quelque temps surveillé par la police. Mais ce qui arriva en fait dépassa toutes mes prévisions. Chaque nuit, durant la première semaine, la Gestapo téléphonait à mon hôtelière pour savoir si j'habitais toujours chez elle. Ce ne fut pas tout. Chaque soir, avant de rentrer, je devais déposer mon passeport au poste de police et le reprendre de nouveau le lendemain matin.

« Lorsqu'on me remit l'enveloppe qui contenait le salaire de la première semaine, j'y trouvai une feuille de papier sur laquelle étaient mentionnées toutes les sommes qu'on avait déduites : taxes, contributions, versements « volontaires », etc., etc. Pratiquement, rien ne restait du salaire qu'on m'avait promis. Je m'entretins à ce sujet avec mes camarades. Ils éclatèrent de rire et me déclarèrent que j'étais un veinard. En ma qualité d'étranger, j'avais échappé, paraît-il, à quelques impôts. Je ne tardai pas à reconnaître qu'ils disaient la vérité.

« Je ne m'étonnai plus de les entendre protester toutes les fois que nous étions seuls. Plusieurs me confièrent qu'avant le régime nazi, ils touchaient le double de leur salaire actuel et payaient deux fois moins de taxes.

« Je me rendis directement chez le directeur et réclamai mon salaire en entier. Au début, il s'emporta : « Vous ne pouvez quitter l'usine sans préavis ! s'écria-t-il. Vous êtes régi par les lois du IIIe Reich ! » Mais quand je lui fis remarquer que j'étais un citoyen suisse libre, il sembla se calmer un peu et me conseilla d'aller me plaindre à l'Administration du Travail.

« Là, j'essuyai un refus catégorique. Je ne me rebutai cependant pas et décidai de me rendre au « Front des Travailleurs Allemands ». J'amenai, cette fois, un ami comme témoin. Le fonctionnaire qui me reçut se mit en colère comme les autres, dès qu'il me vit : « Croyez-vous donc posséder les mêmes droits en Allemagne que dans votre obscure contrée ? s'exclama-t-il. Nous ne sommes pas ici pour protéger les droits des travailleurs. Les intérêts de l'usine doivent primer tous les autres... »

« Tandis qu'il débitait sa tirade, je ne pouvais détourner les yeux de son veston dont les manches étaient percées au coude. Ma curiosité sembla l'irriter davantage et il tonna : « Tous les mêmes ! Mais ne croyez pas qu'il vous sera possible de quitter le pays aussi facilement que vous l'entendez ! La Gestapo a les yeux sur vous ! »

« Il se décida pourtant à la fin, bien malgré lui, à me remettre un papier qui m'autorisait à quitter l'usine. »

Petites causes grands effets

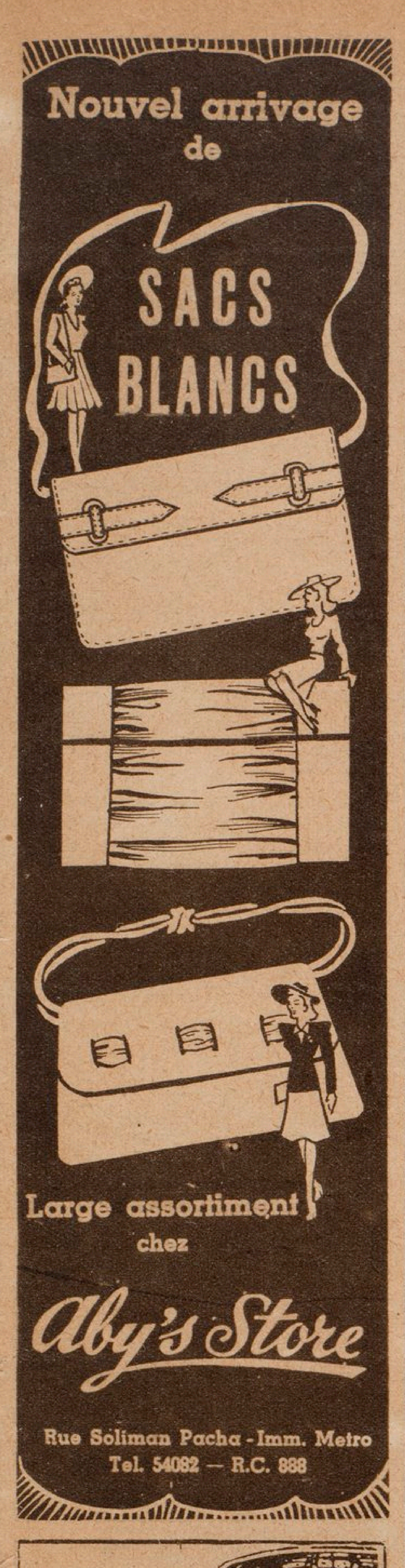
C'est peut-être une petite égratignure à laquelle vous n'attachiez aucune importance... soudain, elle vous fait plus mal : elle est devenue septique... et lorsque l'infection s'en mêle, on ne sait plus où elle s'arrête.

Ne risquez pas votre vie inutilement : ayez toujours sous la main, dans votre petite pharmacie familiale, un pot d'« Amore's » l'onguent antiseptique par excellence.

Aucune inflammation n'est possible après son application.

Et si par par malheur il y a déjà eu inflammation « Amore's » viendra adoucir le mal, désinfecter la blessure et en retirer la matière. Avec « Amore's » vous êtes sûr que la blessure se cicatrisera rapidement et sainement.

L'onguent « Amore's » qui est préparé par un groupe de pharmaciens anglais et américains de réputation mondiale, guérit coupures, écorchures, ulcères, brûlures, etc., comme par magie.





L'art de surprendre une sentinelle ennemie et de l'attaquer par derrière.

ENTRAINEMENT DE COMMANDOS

Les commandos britanniques suivent un entraînement très intensif. Voici quelques démonstrations faites dans un camp de commandos quelque part en Grande-Bretagne en présence de la presse anglaise.



Il faut à tout prix terrasser l'ennemi chaque fois qu'on le rencontre.



Aucun obstacle ne doit arrêter un commando. Voici comment on peut traverser une rivière à l'aide d'un pont fabriqué avec des cordages.







SOLUTIONS

QUESTION TROUBLANTE

S	O	M	B	R	E
T	I	M	B	R	E
N	O	M	B	R	E
C	A	M	B	R	E
C	I	M	B	R	E
H	O	M	B	R	E
S	A	M	B	R	E
L	A	M	B	R	E
M	E	M	B	R	E

Dans ce tableau, on trouve bien :
B et R... 9 *fois* = 18
M et E... 10 *fois* = 20
C, I, S... 2 *fois* = 6
O et A... 3 *fois* = 6
T, N, H, L, 1 *fois* = 4

54 *lettres*

PROBLEME POLICIER

Le faux monnayeur est frappé de folie parce qu'il a découvert un trésor.

DEVINETTES

— Un livre, une pipe, une pièce d'or, un coiffeur, le grand sympathique.



R.C. 27043

DELASSONS-NOUS...

TROUBLANTE QUESTION

Comment peut-on remplir ce tableau avec 9 mots de 6 lettres chacun, soit 54 lettres, en n'employant que les lettres A E I O comme voyelles et B C H L M N R S T.

Un renseignement précieux pour guider dans les recherches : Les lettres B et R sont répétées chacune neuf fois ; E et M, dix fois ; C I et S, deux fois ; O et A, trois fois ; T N H et L ne figurent qu'une fois.

PROVERBES OUBLIES

Beaucoup de vieux proverbes français se sont perdus au cours des siècles. C'est dommage, car certains étaient fort pittoresques.

A l'actuel ministère du Trésor, dédions celui-ci :

Argent est rond, il faut qu'il roule.

En voici un autre, d'un étonnant modernisme, sur l'importance de la publicité (il date pourtant du XVIe siècle) :

Marchandise offerte est à moitié vendue.

Aux usagers des foires, on peut rattacher le proverbe suivant :

S'il ne tient qu'à jurer, la vache est à nous.

En langage moderne : « L'affaire est dans le sac. »

LE SAVIEZ-VOUS ?

...Qu'une *bécane* était une locomotive démodée faisant le service dans les gares,

...qu'un *raton* était une pâtisserie faite avec du fromage mou,

...qu'une *duchesse* était un lit de repos à dossier,

...qu'un *cadenas* était un coffret où l'on enfermait l'argenterie royale,

...qu'une *pelote* était la marque blanche sur le front des chevaux,

...qu'un *divan* était la salle où se réunit le conseil du Sultan,

...qu'un *baudet* était le tréteau des scieurs de bois,

...qu'une *broche* était un billet de commerce inférieur à 50 francs,

...qu'une *montre* était une poterie d'essai, chez les fabricants de porcelaine,

...qu'une *morte-paye* était celui qui ne pouvait payer ses contributions,

...qu'une *siamoise*, une *silésienne*, une *indienne* étaient des étoffes ?

PROBLEME POLICIER

LA MORT DU FAUX MONNAYEUR

Un faux monnayeur a cherché, des années durant, à fabriquer de l'or, des billets de banque. Il n'a pu parvenir à la perfection désirée. Pauvre, désespéré, il creuse le sol de la cave du vieux château où il a poursuivi sa chimère afin d'y enfouir son matériel et le soustraire à des recherches éventuelles. Après avoir creusé une heure, il découvre quelque chose qui provoque dans son cerveau surmené une crise de folie dont il meurt. Qu'a-t-il pu trouver ?

DEVINETTES

Deux couvertures entre lesquelles on dort souvent.

•

Le foyer auquel on aspire.

•

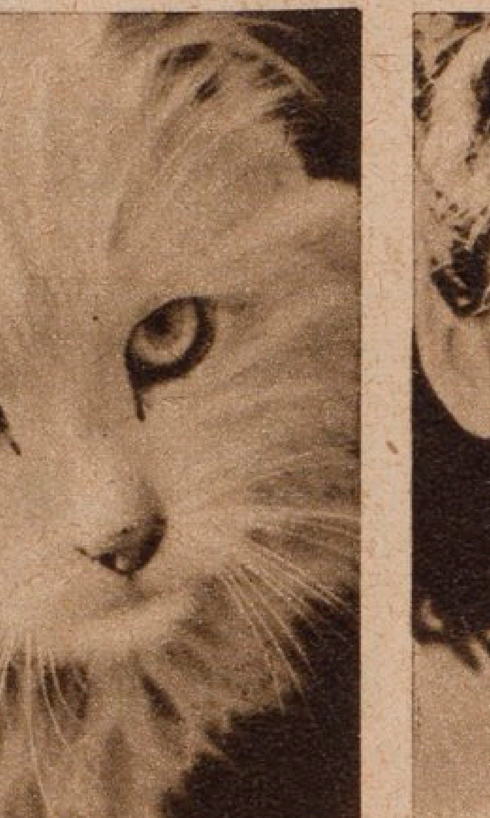
Une belle blonde qui se frappe.

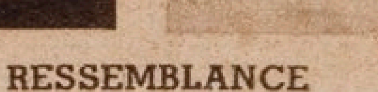
•

Un monsieur qui a du travail par-dessus la tête.

•

Un nerf connu.

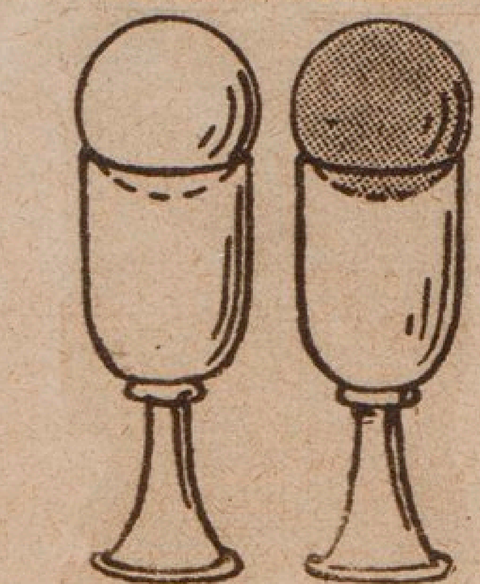




RESSEMBLANCE

POUR S'AMUSER EN SOCIETE

BOULECI-BOULELA



Voici deux boules, une rouge et une bleue, puis deux verres sur lesquels je place les deux boules. Avec ces deux fragments de journal et deux épingles, je fabrique deux tubes de papier qui vont envelopper les deux verres. Ici, à droite, nous avons la boule rouge que nous appellerons *bouleci*, et à gauche la boule toute bleue à laquelle nous donnerons le nom de *boulela*. Je vais donner l'ordre à *bouleci qui est rouge* (il la montre encore une fois) de devenir *bleue*, c'est-à-dire *boulela*, et à *boulela qui est bleue* de devenir *bouleci*, c'est-à-dire *rouge* : il la montre : changez ! ! !

L'opérateur retire les tubes de papier et en effet bouleci rouge est devenue bleue, et boulela bleue est devenue rouge.

Voici le moyen d'opérer cette transformation. Procurez-vous deux boules soit de bois, soit de caoutchouc qui puissent se poser sur les deux verres que vous voulez employer, sans entrer dedans. Vous peignez chacune des boules bien exactement *moitié* en bleu, *moitié* en rouge. Si l'on regarde de face une boule ainsi préparée, elle sera bleue ou rouge, suivant le côté présenté. Vous n'avez donc pour changer les couleurs qu'à faire faire un demi-tour à chaque boule lorsque vous montrez la dernière. Ce demi-tour, qui s'exécute par une torsion du pouce sur les autres doigts formant pivot, est absolument invisible, sous l'abri des tubes de papier.

TOUT HOMME A SES DOULEURS...

Tout homme a ses douleurs, mais, aux yeux de ses frères,
Chacun, d'un front serein, déguise ses misères,
Chacun ne plaint que soi ; chacun, dans son ennui,
Envie un autre humain qui se plaint comme lui !
Nul des autres mortels ne mesure les peines
Qu'ils savent tous cacher comme il cache les siennes,
Et chacun, l'œil en pleurs, dans son cœur douloureux
Se dit : « Excepté moi tout le monde est heureux ! »
Et tous sont malheureux. Leur prière importune
Crie et demande au ciel de changer leur fortune
Ils changent et, bientôt, versant de nouveaux pleurs,
Ils trouvent qu'ils n'ont fait que changer de malheurs !

André CHENIER

RIONS

— Il est toujours bon de se mettre à la place des autres.

J'ai essayé l'autre jour en faisant la queue au cinéma. Cela ne m'a pas réussi du tout.

•

Deux internés, non seulement ne jouissent pas de toute leur raison, mais ils souffrent également de sciatique.

Transportés à l'infirmerie, on les traite par de vigoureux massages.

Mais, chose curieuse, pendant le massage, un des fous hurle toujours alors que l'autre garde le sourire.

N'y tenant plus, celui qui souffre attend le départ de l'infirmier et s'adresse à l'autre :

— Veux-tu me dire pourquoi, moi, j'ai si mal, et toi tu peux supporter le massage sans crier ?

— Ballot ! Est-ce que tu t'imagines que je suis assez bête pour lui donner à masser ma jambe malade ?

•

Le mariage comprend trois phases.

Première phase : La femme parle et le mari écoute.

Seconde phase : Le mari parle et la femme écoute.

Troisième phase : Les deux parlent ensemble et le juge écoute.

(LES SOLUTIONS EN PAGE 15)

IMAGES — Hebdomadaire paraissant le Dimanche. — Publié par la Maison d'Edition AL HILAL. E. & C. Zaidan, Directeurs-Propriétaires. — Adresse : Poste Centrale - Le Caire. Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar. Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, Rue Nébi Daniel. Tél. : 27412. — Abonnements : Egypte et Soudan (nouveau tarif) : P.T. 125 — Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle : P.T. 150 (£ 1/11/-) — Autres pays : P.T. 170 (£ 1/15/-)